

Absence

Cette ville m'opprime. Le moindre recoin me rend malade. Chaque ruelle, chaque immeuble me rappelle ce que j'y ai perdu, et fait de mes journées un enfer sur mesure. La raison pour laquelle je ne la fuis pas est celle-là même pour laquelle je m'y sens si mal. Et pourtant, malgré l'immense vide que je ressens, le temps a fini par me faire oublier. Dans mes rêves, je me l'imagine comme une lumière éclatante et chaleureuse, s'éloignant progressivement à mesure que je la pourchasse. Et chaque matin, le désespoir s'empare de moi, sans que je n'arrive à me souvenir de sa cause. J'ai fini par m'y habituer, bien que la solitude me pèse atrocement, et que chaque nouveau jour ait la même fadeur que le précédent. Le monde a depuis longtemps perdu de son éclat à mes yeux. Le seul espoir qui me restait était de retrouver cette lumière, dont la chaleur, même en rêve, suffit à me rendre heureux.

Me tirant de mes rêveries, le réveil sonna, m'indiquant que je n'avais encore pas réussi à trouver le sommeil de la nuit. Ça aussi, je m'y étais habitué. Il était devenu rare que je dorme une nuit complète, et malgré l'extrême fatigue que je ressentais, physiquement et psychologiquement, je tentais de me persuader que je devais le mériter. Si ma lumière m'avait abandonné, il devait forcément y avoir une raison, sinon rien ne pourrait expliquer ce que je subissais au quotidien. Me levant machinalement, j'éteignis le réveil d'un geste vif et ouvris les volets. La rue était encore plongée dans le sommeil glacé de l'hiver, et la neige recouvrait toute surface, aussi loin que pouvait porter mon regard. La vision de ce paysage morne, sans la moindre nuance de couleur, me rappela une fois de plus ma réalité. Même la saison s'accordait à mes tourments, ne laissant aucune échappatoire à cette prison sans fin qu'était mon quotidien. Comme chaque jour, je me préparais sans hâte, répétant chaque geste à l'identique, m'enfermant dans mes habitudes pour échapper à la folie. Une fois mon déjeuner terminé, j'enfilai mes chaussures et descendis dans la rue, prêt malgré moi à affronter une nouvelle journée. Alors que je fermais la porte à clé, le vent glacial m'ébouriffa les cheveux, tandis que la neige commença à s'y accumuler. Me mettant à l'abri quelques instants, je rabattis nonchalamment ma capuche et m'élançai au dehors.

Sur le chemin qui menait à mon bureau, je songeais comme toujours à démissionner, tout laisser tomber et partir très loin, quitter ce lieu qui m'enlisait progressivement dans le désespoir. Mais ce n'était pas dans ma nature. Je préférais faire face malgré tout, bien que cette attitude ne menât absolument à rien. Mon emploi était d'un ennui mortel, aucun de mes amis, même les plus anciens, n'avait su garder le contact après les six premiers mois de ma dépression, et aucune activité ne parvenait à me captiver bien longtemps. Tout

me poussait à quitter cet immense labyrinthe étouffant aux innombrables édifices, semblables à d'énormes créatures me toisant de leurs multiples yeux vitreux. Le climat du jour me permettait au moins de me sentir un peu moins oppressé, me forçant à me concentrer sur le chemin, tout en me protégeant de la tempête de neige. Ainsi, le temps parut un peu moins long que d'habitude, et ce fut avec une pointe de soulagement que j'arrivai dans le hall d'entrée de mon entreprise. Relevant ma capuche, je passai machinalement la main dans mes cheveux mi-longs, légèrement mouillés par la neige, et me dirigeai vers l'ascenseur tout en retirant mon manteau, montant machinalement la volée de marches faisant face à l'entrée. Les pressions successives sur le bouton d'appel ne donnant rien, je commençai à perdre patience. Encore en panne. Il fallait que ça arrive aujourd'hui. Résigné, je me dirigeai vers la porte de la cage d'escalier avant de l'emprunter, afin de monter les sept étages me séparant de l'open-space. À présent pleinement réchauffé par mon ascension, j'arrivai enfin sur le palier du septième. Au bout de ce long couloir, mes pas s'arrêtèrent brusquement devant la porte du bureau, tandis que mon anxiété revenait à la charge. Marquant une pause pour souffler lentement, et tenter de calmer mes émotions, ma main actionna enfin la poignée de cette porte que mon esprit refusait tant à affronter. J'étais le premier arrivé, ce qui me rassura au vu des tensions actuelles au sein de l'équipe. Il régnait dans la pièce une ambiance presque relaxante, sans personne pour me dévisager lourdement chaque fois que mon esprit s'égarait, ni aucune musique irritante crachée par l'enceinte, que mes collègues avaient jugé bon d'installer, sans se soucier de mon avis. Juste le silence.

Une heure avait passé, et toujours pas le moindre signe de l'arrivée de quelqu'un d'autre. Vérifiant encore une fois mon calendrier, au cas où j'aurai laissé passer un jour férié, je commençais à m'impatienter. Non pas que mon travail fût important, ni même que cela m'intéressât encore, mais quitte à affronter la solitude, autant le faire dans mon appartement. Ici, tout me mettait mal à l'aise, à commencer par la nature de mon emploi. Saisir des données toute la journée, sans aucun but, ne faisait que m'enfoncer plus encore dans cette boucle infernale que représentait chaque jour, à tel point que j'en étais venu à oublier depuis quand je m'y étais noyé.

Chassant mes sombres idées de mes pensées, je me décidai à me faire un café, habitude que j'avais prise malgré moi par au cours des interminables mois au sein de cette équipe. Le léger grincement de ma chaise de bureau rompit le silence, suivi du bruit de mes pas résonnant dans la pièce. Passer ainsi entre ces rangées de bureaux identiques et sans vie avait quelque chose d'irréel. Le claquement régulier de mes chaussures sur le sol laissait presque penser au balancier d'une horloge. Une scène que j'aurais pu matérialiser en rêve. J'en

vins même à me laisser aller quelques instants, fermant les yeux pour m'imaginer ailleurs, hors des limites de ce monde étriqué. Mon arrivée dans la cuisine me ramena à la réalité. Plus de dosette à café. Il fallait vraiment que ça tombe sur moi. Voyant que personne d'autre n'était arrivé entre-temps, je me dis que braver la météo serait clairement moins ennuyeux que de rester assis à attendre que le temps passe.

Par précaution, je jetai un coup d'œil par la fenêtre pour évaluer l'évolution du temps dehors. Aucun changement depuis mon arrivée, le vent paraissant même légèrement plus fort. J'aurais néanmoins été incapable de remarquer quoi que ce fut d'autre à ce sujet, car autre chose avait attiré mon regard, et l'étrangeté de celle-ci m'empêchait de m'en détourner. Là, dans une des rues en contrebas, se tenait, immobile, une immense silhouette sombre aux contours incertains. Rien de ce que je ne connaissais me permettait de m'expliquer ce que c'était. Tout ce que je savais, c'est qu'elle n'avait absolument rien d'humain. L'angoisse commençait à me saisir à mesure que je fixais cette énorme masse indescriptible, dont la nature était totalement masquée par la tempête de neige qui faisait rage au dehors. Bien que je ne pusse pas identifier une quelconque tête, et encore moins des yeux, j'avais l'horrible impression qu'elle m'observait. Je tentai de reprendre le contrôle, me persuadant que ça devait être un – très gros – camion stationné dans la rue. Son absence de mouvement finit par me rassurer, et je pus progressivement en détacher mon regard. Cette ridicule frayeur passagère m'avait plus que jamais donné envie de café.

Avant d'enfiler à nouveau mon manteau, je regardai une nouvelle fois l'heure sur mon téléphone pour me rendre enfin compte de la date. Le 24 décembre. Évidemment. J'avais déjà une explication quant à l'absence de mes collègues. Chacun avait sa petite vie bien rangée, des amis, leur famille, autant de raisons de prendre cette journée. Mon état actuel m'ayant isolé de tout ce qui avait jadis eu de l'importance à mes yeux, je n'avais donc aucun intérêt à partir en congé. Mon seul repère dans ce monde ces derniers mois s'était avéré être la musique, que je consommais de manière excessive, et dont les effets de manque s'apparentaient parfois à ceux de drogues. Plus grand-chose d'autre n'avait d'importance à mes yeux, et rien d'autre ne me faisait autant m'évader. A cette simple pensée, je fouillai dans ma poche de manteau pour y récupérer mes écouteurs, que je branchai directement à mon téléphone avant de les mettre à mes oreilles. L'interdiction de les utiliser au bureau m'avait habitué à supporter les horribles sons de mes collègues. Mais en l'absence de quelque supérieur hiérarchique que ce fut, je pourrais bien me le permettre au moins aujourd'hui.

Ce fut au rythme de la batterie d'Auðn que je descendis l'escalier menant à la rue, légèrement plus serein qu'à mon arrivée. Cette musique avait un effet

apaisant sur mon esprit, surtout depuis que chaque jour menaçait de me faire perdre la raison. Arrivé au bas des marches, je lançai un dernier regard derrière moi, m'imaginant faire cette action pour la dernière fois, puis remis ma capuche avant de sortir dans le blizzard qui semblait faire rage dehors.

Il était devenu vraiment difficile de voir correctement à plus d'un mètre devant moi, et mon manteau suffisait à peine à me protéger du vent glacial, dont l'incisive caresse me faisait frissonner de la tête aux pieds. Ma sortie ne devrait pas s'éterniser si je voulais éviter de geler sur place. Pressant le pas, je me rendis bientôt compte que j'approchais du lieu où s'était tenue l'étrange et massive forme qui m'avait intrigué et effrayé, lors de mon observation à travers la fenêtre quelques minutes plus tôt. Mon cœur commença à battre plus fort, ses palpitations me paraissant progressivement plus fortes que la musique dans mes oreilles, à mesure que je m'approchais. D'une main tremblante, j'enlevai mes écouteurs, dont le son me donnait à présent mal au crâne. Malgré mes tentatives de calmer mon esprit, une pensée le traversa, puis s'y ancrant fermement, me frappant d'effroi. Ça ne pouvait pas être un camion. Rien de ce que je connaissais ne pouvait décrire cette silhouette que j'avais aperçu, et m'imaginer ce qu'elle pourrait être était manifestement bien au-delà de ma compréhension. Chaque pas se faisait à présent plus lourd et hésitant que le précédent, et je me retrouvais bientôt à l'endroit exact où devait se tenir cette énigmatique et gigantesque forme que je ne saurais décrire.

Je fus à la fois soulagé et stupéfait, de m'apercevoir qu'il n'y avait absolument rien au milieu de cette rue, pas même une voiture ou ne serait-ce qu'une poubelle malmenée par le vent. Rien. Juste une voie à double sens flanquée de lampadaires éteints, comme tout le reste du quartier. Ça devait être mon imagination. C'était forcément ça. Le manque de sommeil commençait à me faire délirer. Secouant frénétiquement la tête, je redoublai d'allure en direction de la supérette, espérant qu'elle était ouverte en ce jour de fête, histoire de n'avoir pas bravé le froid et mes supposées hallucinations pour rien. À mesure que j'avancais, une question me revenait sans cesse, jusqu'à m'obséder. Pourquoi n'y avait-il personne ? Hormis le mugissement du vent, tout le quartier était étrangement silencieux. De même, aucune lumière n'était visible, pas même la lueur d'une enseigne. Tenant fermement ma capuche pour me protéger le visage des bourrasques de neige, je tentai de ne rien m'imaginer, bien que je n'eusse aucune idée de la raison de ce manque d'activité soudain. Après une pénible marche qui me parut une éternité, j'arrivai enfin à la supérette. Il était temps. D'ordinaire, on ne met pas plus de cinq minutes pour l'atteindre depuis le bureau, or mon trajet avait semblé durer plus d'une demi-heure. J'avais vraiment besoin de sommeil.

Par chance, le magasin était bien ouvert. Sans attendre une seconde de plus, je me réfugiai à l'intérieur, retirai ma capuche, tout en dégageant mon front des mèches de cheveux humides dont la neige fondue commençait à dégouliner sur mon visage. À présent à l'abri, je restai quelques instants immobile, tentant de mettre de l'ordre dans mes pensées. Beaucoup de détails me dérangeaient depuis ce matin, dont un en particulier. J'étais sûr de ne pas avoir halluciné lorsque j'avais vu cette forme à travers la fenêtre de mon bureau. Ces derniers mois avaient été certes difficiles, mais à aucun moment, même le plus désespéré, ma condition et le manque de sommeil ne m'avaient fait délirer. Mes nuits étaient même légèrement moins agitées ces dernières semaines, et j'avais pu affronter la situation sans avoir recours à quelque substance que ce fut. Son absence à l'endroit même où je l'avais aperçu tout à l'heure m'avait considérablement rassuré sur le moment, mais à présent, l'angoisse me reprenait de plus belle. Quoi que ce fut, ça s'était déplacé. Mes jambes commencèrent à trembler légèrement, tandis que je déglutissais péniblement. J'avais besoin de m'asseoir. Et de musique. Après avoir trouvé un coin hors du passage, je m'avachis contre le mur et remis mes écouteurs, avant de les arracher brutalement de mes oreilles, horrifié. À la place de ma musique, ce fut un bruit blanc particulièrement fort, ponctué de hurlements – véritablement – inhumains et extrêmement saturés qui vinrent m'agresser les oreilles l'espace de quelques instants. Dans un accès de pure terreur, j'arrachai les écouteurs de mon téléphone et les envoyai avec force à l'autre bout de la pièce.

Puis je me tins à nouveau immobile un moment, la respiration sifflante, la sueur perlant mon front. Je me risquai enfin à déverrouiller mon téléphone pour m'apercevoir que l'application musicale fonctionnait toujours normalement. Le rangeant à nouveau, je regardai autour de moi pour me rendre compte que mon agitation n'avait alerté personne. Cela faisait à présent quelques minutes que j'étais entré, et aucun semblant d'activité, hormis la mienne, ne s'était manifesté. Encore un lieu étrangement vide, malgré la porte ouverte. Je jetai un regard inquiet vers ma paire d'écouteurs, quelques mètres plus loin. Il n'était pas question que j'aie les récupérer, même si ce que j'avais entendu pouvait n'être qu'un bruit parasite. À présent, je devrais me passer de musique. La pression commençant à retomber, mon esprit avait vraiment besoin d'un peu de repos. Et à force de repousser sans cesse les limites de mon corps, il me fut impossible de résister. C'est alors que, seul et adossé au mur d'une supérette déserte au cœur d'une ville en proie à une tempête de neige la veille de Noël, je sombrai dans les profondeurs insondables du sommeil.

La morsure du froid, s'engouffrant par la porte d'entrée encore ouverte, me réveilla de ma torpeur désespérément privée de rêves. J'étais frigorifié. Me

relevant doucement pour aller fermer la porte, je ne pus réprimer un léger grognement de douleur, dû à ma position très inconfortable contre le mur lors de mon sommeil. Mon dos me faisait souffrir, et je maudissais mon propre corps de n'avoir pas su supporter encore un peu les conditions que j'avais fini par lui imposer. La porte enfin refermée, mon inspection des lieux put enfin commencer. Mais celle-ci fut vite arrêtée par une étrange impression, qui ne s'était pas manifestée à mon arrivée en ces lieux. Le magasin semblait totalement laissé à l'abandon. Pas un étal n'était rempli, et ce qu'il restait de périssable n'était manifestement plus comestible depuis longtemps. En approchant du comptoir, je pus également confirmer ce que je soupçonnais déjà. L'électricité avait été coupée. Que ce soit le chauffage, les lumières, ou même la caisse enregistreuse, plus rien n'était alimenté. L'endroit était comme mort, destiné à se désagréger au fil du temps. Je ne pus m'empêcher d'y voir un parallèle avec mon esprit brisé, incapable de se relever, et de toutes façons ayant depuis longtemps totalement perdu espoir. Se tenir dans cette pièce délabrée me faisait l'effet de plonger au cœur de mes pensées, et ce que j'y voyais me répugnait profondément. L'air m'y parut même vicié l'espace d'un instant. Je devais vite sortir d'ici, quitte à braver une fois de plus les vents glacials au dehors. Au moins, je n'aurais pas le temps de penser. D'un pas précipité, je me dirigeai vers la sortie, évitant du regard ma paire d'écouteurs laissés là, sur le sol crasseux non loin du mur du fond. La main sur la poignée, frissonnant légèrement, je me préparai à affronter à nouveau cet enfer glacé. Puis, une fois la porte ouverte, je m'élançai dans la rue, me protégeant le visage comme je le pus des violentes bourrasques chargées de neige. Le chemin du retour allait être long.

I

Désormais privé de musique, j'avancais à présent très lentement, trop lentement même. Et la neige accumulée depuis des heures n'aidait en rien, me fatiguant plus que de raison. Peu à peu, ma respiration devint étouffée et sifflante, et mon inhalateur était resté chez moi. Maudissant mon manque de sérieux quant à ma santé, je tentai vainement de calmer ma crise qui s'était bien installée, mais l'humidité de l'air n'aidait en rien. Puis, je sentis des vibrations dans ma poche. À intervalles réguliers. Un appel ? Mais qui pourrait bien souhaiter me contacter ? Un peu confus et anxieux, je sortis mon téléphone qui n'en finissait pas de vibrer. À la vue de l'affichage à l'écran, deux choses me troublèrent instantanément. Premièrement, le numéro affiché ne ressemblait en rien à un numéro de téléphone, mais semblait être composé d'une suite de caractères aléatoires. Comme si le téléphone avait aléatoirement comblé avec ce qu'il avait trouvé en premier dans sa mémoire. Et second point, bien plus alarmant. Aucune

réception. Ma main manqua de lâcher le téléphone dans la neige tant la surprise fut soudaine. Puis un autre sentiment, bien plus insidieux, s'installa progressivement, alors que les vibrations semblaient ne jamais cesser. Ce profond et angoissant sentiment d'être observé. Mes doigts se resserrèrent brusquement sur mon téléphone, à tel point que ma main semblait sur le point de le broyer. Les sifflements de ma respiration s'intensifièrent à mesure que mon cœur s'emballait. Alors, je risquai un léger coup d'œil derrière mon épaule. Et manquai de lâcher un cri de surprise teintée de terreur. Là, à seulement quelques mètres de moi, se dressait une silhouette difforme, vaguement humanoïde, en grande partie masquée par la tempête qui faisait rage aux alentours. Aucun mouvement ne semblait l'animer. Elle était juste là, à me fixer de ses yeux que je ne pouvais que m'imaginer. Mais malgré cet immobilisme déroutant, il s'en dégageait une aura lourde et malsaine, à tel point que l'air était à présent réellement vicié. Ou bien était-ce juste dû à ma respiration étouffée, provoquée par la soudaine terreur, me donnant l'impression de suffoquer. Et ces vibrations qui refusaient de cesser. Dans tous les cas, une seule chose était certaine. Je devais très vite me mettre à l'abri. Me forçant à tourner la tête, laissant cette chose que mon esprit n'arrivait même pas à se figurer dans mon dos, je pris la plus grande bouffée d'air que mes poumons me le permirent, et m'élançai de toutes mes forces dans la rue.

Seuls les sifflements de ma respiration, ponctués du bruit légèrement étouffé de mes pas s'enfonçant dans la neige, se faisaient entendre au cœur de la tempête, alors que j'approchais à l'aveugle du monolithique immeuble où officiait mon entreprise. Les contours se dessinèrent peu à peu, puis l'entrée fut enfin en vue. Sans perdre d'allure, je risquai un nouveau coup d'œil en arrière. Cette horreur difforme était encore là. Se dressent encore une fois à une relative distance, ce qui ressemblait à son bras semblait figé dans une posture étrangement familière. Comme s'il me faisait signe. Ou me pointait du doigt. Cette simple vision me glaça le sang, du moins le peu qui avait su échapper à ce froid mordant grâce à ma course effrénée. Arrivé à la porte d'entrée, je m'empressai de fouiller mes poches pour y trouver mon badge, puis ouvris précipitamment celle-ci avant de la claquer derrière moi. Les doigts tremblants, je tirai la poignée à plusieurs reprises pour m'assurer que la porte ne bougerait pas, avant de reculer de quelques pas pour m'avachir dans l'escalier de l'entrée. Reprendre mon souffle fut une véritable torture. Les vibrations avaient enfin cessé, et il régnait à présent un silence pesant, que seule ma respiration encore légèrement sifflante parvenait à briser. Les muscles de mes jambes étaient encore endoloris d'avoir pataugé dans cette couche de neige trop épaisse, et pendant trop longtemps, me laissant en mémoire la raison de cette course effrénée. L'aberration de ses formes, à la fois profondément grotesques et curieusement familières, hantait mes pensées,

m'empêchant de me focaliser sur autre chose. Et surtout, cette terreur indescriptible en sa présence. Cette impression que l'air s'était alourdi, le rendant incroyablement suffoquant et profondément malsain, était encore légèrement perceptible ici, m'empêchant de relâcher la pression dangereusement accumulée. Les vitres de la porte d'entrée n'aidaient en rien à me sentir en sécurité. Au dehors, cette déferlante incessante de flocons, ayant tapissé l'intégralité du paysage jusqu'à le rendre totalement méconnaissable, faisait toujours rage. J'avais toujours été intrigué par les visions de nouveaux paysages qu'engendraient la neige. Cela leur donnait un caractère mystérieux, poussant à l'exploration et à l'évasion. Mais à présent, dans cette ville que j'exècre de tout mon être, il s'en dégageait une aura désolée, angoissante, presque délétère. J'avais ce sentiment profond que c'était tout mon être qui se faisait ensevelir peu à peu, sans aucune échappatoire possible. Partir aurait été la solution depuis longtemps, mais je ressentais malgré tout une connexion avec ce lieu qui pourtant ne voulait plus de moi, et ce depuis cet événement dont seule la douleur était restée en mémoire. Le simple fait de tenter de me remémorer cet épisode si traumatique, que mon cerveau lui-même avait jugé bon de m'en protéger, m'accabla d'un tourbillon d'émotions douloureuses et incontrôlables, me clouant sur place. Chaque fois que je tentais de creuser, c'était la même chose. Et même si j'avais fini par m'y habituer, ça faisait toujours aussi mal. Fermant les yeux, je restai là, immobile, chassant du mieux que je pus ces pensées assassines. Il sembla s'écouler une éternité avant que je ne retrouvasse le contrôle de mon esprit meurtri. Puis, dans ma poche, je sentis une vibration.

Avant même de relever la tête en direction de la porte, je sus instantanément ce que j'allais voir à travers la vitre occupant sa partie supérieure. L'air était redevenu lourd et irrespirable, et cette atmosphère indescriptible, inspirant un mélange de profond dégoût et une terreur irrationnelle, s'était à présent installée dans l'entrée. Chaque seconde passée à rester figé, fuyant tant bien que mal la réalité, rendait la situation plus insupportable encore, jusqu'à finir par me déclencher une nouvelle crise. Le flux de mes pensées, incontrôlable, allait dans toutes les directions, m'empêchant au passage de me calmer, ou même de simplement réagir. J'étais totalement à la merci de cette ignoble entité dont je ressentais le regard insistant et monstrueux braqué sur moi. Puis, une seule idée, un seul mot, s'imposa à mon esprit, occultant l'amas anarchique de pensées contradictoires qui m'encombraient le cerveau. Cours. Me relevant d'un bond, j'eus à peine le temps d'apercevoir du coin de l'œil cet immonde amas indescriptible que je supposai être un visage. Mais ce qui me hantera jusqu'à la fin de mes jours fut tout autre. Mon regard croisa le sien l'espace d'une seconde. Si le reste de son visage était trop difforme et improbable, ses yeux étaient

totalelement différents. Leur expression paraissait si affreusement humaine, que ma terreur en fut encore plus incontrôlable. Je remontais à présent précipitamment les marches menant aux bureaux du septième étage, manquant à plusieurs reprises de chuter lourdement dans l'escalier. La montée fut réellement éprouvante, en plus de me paraître interminable. Arrivé dans le couloir, je me ruai de toutes mes forces en direction de la salle du fond, où se situait mon poste de travail. Le temps et les distances parurent alors s'étendre considérablement, à tel point que j'apercevais à peine la porte vers laquelle je fuyais. Seule l'adrénaline me permis de continuer ma course désespérée, alors même que mon cœur s'emballait dangereusement à mesure que la terreur gagnait tout mon corps. Le lieu tout entier paraissait à présent inhospitalier, presque irréel. Mais l'intense pression à l'entrée ne m'avait pas suivi ici. Seul ce sentiment viscéral de pure horreur, insidieuse et implacable, demeurait à présent, m'empêchant totalement de penser, ou même de m'arrêter. Je crus perdre totalement la raison plusieurs fois avant que ma main ne parvienne enfin à la poignée de cette porte inaccessible. Celle-ci s'ouvrit avec fracas lorsque mon corps tout entier la percuta, entraîné par son interminable course. Mes jambes cédèrent alors, entraînant le reste de mon corps, qui s'écroula brutalement au sol, vidé de toute énergie. Plusieurs minutes furent nécessaires pour calmer les insupportables sifflements de ma respiration. Puis un silence de mort s'installa dans la pièce.

Le temps avait suffisamment passé pour me rendre compte que cette chose au dehors, quelle qu'elle fût, ne m'avait pas suivi dans le couloir. Ni même dans cet interminable escalier. C'était également devenu une certitude qu'elle n'avait même pas passé la porte d'entrée. Un mélange d'intense soulagement et de profonde d'incompréhension m'envahit, tant la situation paraissait invraisemblable. La présence de cette abomination dans les rues, en partie masquée par les intenses bourrasques de neige, était déjà suffisamment effrayante et irréelle. Mais cet insidieux sentiment d'en être directement la cible ne m'avait pas lâché depuis que j'avais senti sa présence dans mon dos, au milieu de la rue quelques temps plus tôt. Et pourtant, j'étais manifestement en sécurité à l'intérieur de ce bâtiment, comme s'il lui était impossible de quitter la tempête. Comme si elle n'existait que grâce à celle-ci. Alors pourquoi cette horreur ne s'était-elle pas manifestée sur le chemin de chez moi jusqu'ici ? Une pensée me traversa alors l'esprit, me faisant frissonner. La vision de cette masse indescriptible et gigantesque, immobile dans le blizzard. Et encore cette immonde impression d'être observé. Était-ce une seule immense entité, ou bien une foule entière composé de formes abjectes similaire à celle qui m'avait vraisemblablement poursuivi quelques minutes plus tôt, impossible de me le figurer précisément. Mais une chose était sûre à présent. La ville toute entière

était devenue hostile à mon égard, renforçant considérablement ma solitude et mes angoisses, pourtant déjà à un seuil difficilement supportable.

Sentant le retour des implacables assauts de mes démons sur mon esprit brisé, je me redressai tant bien que mal, sachant pertinemment que ceux-ci seraient plus violents si je restais inactif et me laissais aller. Une fois sur pied, je refermai la porte, l'improbabilité des perspectives du couloir me donnant d'inexplicables vertiges. Ces distances impossibles n'étaient donc pas le fruit mon imagination malade, alors que je fuyais cette chose pourtant restée derrière la porte. À continuer de m'observer de ses yeux d'où se dégageait une effrayante humanité. Plus rien n'avait de sens. L'ironie de la situation me fit sourire malgré moi. Cela faisait déjà des mois que plus rien ne me raccrochait à la réalité. Que ma vie se résumait à des automatismes, tandis que mon esprit s'éloignait peu à peu, me faisant perdre tous mes repères. J'avais juste fini par lâcher totalement prise avec ce monde. C'était la seule explication qui me venait en tête quant aux horreurs improbables qui hantaient ma vie à présent. Au final, ma conscience elle-même était très probablement devenue ma prison. Bien que je maudisse mon incapacité à affronter mes tourments, l'idée que ma propre réalité en fût finalement altérée m'amusa quelque peu, moi qui avais toujours été en complet décalage avec les autres. C'était donc à ça que ressemblaient mes plus profondes angoisses. La ville dans laquelle ma vie n'était plus envisageable, plongée dans un blizzard mordant, désertée et pourtant hantée par des abominations au regard humain, me pourchassant sans raison. Et malgré tout, cette situation me paraissait plus supportable que le cycle infernal que je vivais depuis des mois. Dans lequel ma dépression me rongait peu à peu, malgré la répétitivité de mes actions quotidiennes et mes rares et vaines tentatives d'évasion, par la musique notamment. Aucun point d'accroche avec le réel, aucun lien social pour m'empêcher de sombrer totalement. Juste ce vide terrifiant, insatiable. La manière de s'en défaire m'était complètement inconnue, renforçant le caractère futile de ma fuite. Toutefois, l'extrême mélancolie qui se dégageait de cette ville à la fois si tristement familière, et pourtant incroyablement étrangère, avait un effet presque apaisant, malgré l'horreur qu'avait représenté mon infortunée rencontre avec cette abomination difforme. En tout cas, ce n'était pas vraiment pire qu'avant, surtout en intérieur. Au contraire, la vision de ces rangées de bureaux aux chaises vidées de leurs occupants habituels fit même poindre en moi une certaine allégresse, se frayant un chemin à travers la masse informe que représentaient mes pensées négatives. Quitte à être présent dans cette pièce agréablement vide, aux allures de vestiges d'apocalypse, autant profiter de son atmosphère si reposante. Et alors, une fois encore, le temps parut s'arrêter, alors que je me dirigeai vers mon bureau, soutenu par le bruit de mes pas contre le sol. La sensation de flottement fût enivrante, le temps que ça dura.

Une brève recherche dans mes tiroirs me fit enfin mettre la main sur mon inhalateur, que je m'empressai de porter à ma bouche. Deux bouffées plus tard, je fermais longuement les yeux tandis que le produit se répandait dans mes poumons, me faisant l'effet d'une douce libération. Puis, le fourrant dans ma poche de manteau, je me détournai de mon bureau, l'attention portée sur la fenêtre. J'avais besoin de savoir si cette chose – si toutefois elle était seule – était encore dans les environs, à me fixer de son horrible regard si expressif, immobile en bas de l'immeuble. M'approchant, un peu tremblant, je collai la paume de ma main contre la surface froide et lisse de la vitre, puis me risquai un coup d'œil en bas. Au premier abord, la ville semblait désespérément vide, bien que présentant une profonde poésie mélancolique. La neige, fidèle à elle-même depuis mon réveil, semblait éternellement tomber au gré des violentes bourrasques, qui paraissaient toutefois bien moins impressionnantes à cette distance. Les hauts immeubles parsemant ce paysage froid et désolé se dressaient telles d'antiques tours, silencieuses et immobiles, observant de toute leur stature les entrailles de la ville. Et les rues, discernables uniquement grâce aux délimitations des diverses habitations les longeant, étaient totalement vides. Je remarquais çà et là des voitures garées dans certaines d'entre elles, presque intégralement ensevelies sous la neige, à tel point que certaines étaient à peine identifiables comme telles. La vision de cet endroit, que mes pensées fuyaient la plupart du temps, en proie aux éléments et désertée en apparence, m'emplit d'un flot de sentiments contradictoires. Les raisons d'y rester m'avaient définitivement quitté, mais la tempête et les horreurs qu'elle abritait m'y maintenaient malgré tout, comme si la ville elle-même me retenait prisonnier. De ses rues trop droites, de ses immeubles trop hauts. De mes pensées les plus noires.

Alors que je laissais mon esprit s'obscurcir à cette idée, quelque chose que j'appréhendais, tout en espérant ne pas le voir, attira mon regard. La terreur me gagna à nouveau lorsque j'entrevis cette forme sombre, pas plus grande qu'un homme, mais à la carrure bien trop massive et tordue pour s'en approcher, se tenant immobile au milieu d'un carrefour. Instinctivement, je sentis son regard perçant sonder mon âme, ainsi que mon rythme cardiaque s'emballer dangereusement. Alors que j'en détournais lentement le regard, la stupeur me gagna lorsque je les vis. Ces autres formes, très semblables, disséminées un peu partout dans les rues. J'étais pourtant certain que quelques instants plus tôt, celles-ci étaient intégralement vides. À présent, ces silhouettes grotesques se tenaient là, immobiles, alors que les intenses bourrasques de neige semblaient les épargner. Et, j'en étais presque certain, leurs regards étaient tous dirigés vers la fenêtre derrière laquelle je me tenais, tremblant à présent de tout mon être. Et ce malgré la distance relativement immense qui nous séparait. Pas

d'échappatoire. Et pire que tout, une attention tournée exclusivement vers moi, qui avais toujours fui du mieux que je le pus le regard d'autrui. Une attention qui plus est malsaine, dangereuse. Mes sens ne pouvaient me tromper, tant l'intégralité des signaux d'alerte de mon corps me hurlaient de me cacher. Reculant fébrilement de quelques pas, mon brusque retour à moi ne survint que lorsque mes jambes se cognèrent à mon bureau, dont j'avais presque oublié l'existence. L'intégralité de mes ressources monopolisées pour à nouveau calmer ma respiration, je revenais peu à peu à la raison, assis sur le bord du bureau, les yeux fermés, la tête dans les mains.

Mais au plus profond de moi, ces mots revenaient sans cesse. « Tu savais que ça arriverait ». « Pourquoi être resté en ce lieu ? ». « Plus rien ne te retient, ici ou ailleurs ». Ces mots, je me les étais répétés inlassablement au cours de ces longs derniers mois. Ils obscurcissaient mes pensées dès le réveil, et m'assaillaient au moindre signe de faiblesse. Les interminables nuits à ruminer ces idées avaient cruellement entamé ma raison, bien que j'eusse fait mine d'encaisser chaque jour avec impassibilité. Il était plus que temps de partir. Loin. Très loin. Mais la tempête, associée à ces abominations, semblait dotée une volonté propre. Celle de me retenir ici. Dans cette ville qui me rongait sans que j'eusse moi-même la volonté de changer les choses. Secouant frénétiquement la tête pour chasser les pensées qui pourraient me pousser à l'inaction, j'ouvris doucement les yeux. Étrangement, malgré l'apparente tranquillité que m'inspirait cette pièce totalement vidée de ses occupants, la solitude commençait à me gagner. Ou plus exactement, elle était bien plus vivace que d'habitude. Je tentai encore une fois de me persuader que cette absence des autres, de l'autre, m'étais bénéfique, mais je ressentais au fond de moi ce besoin de communiquer. Sans quoi je ne serais même pas certain de ma propre existence, ni même si tout ce que j'avais vécu depuis mon réveil était autre chose qu'une hallucination provoqué par ma psyché flétrissante. Ou même un cauchemar bien trop lucide. Je ne pouvais pas être seul en ce lieu. La ville ne pouvait pas n'être peuplé que de ces horreurs déformées, à l'aura si étouffante et malsaine. Peut-être restait-il au moins une personne aux étages inférieurs, barricadée dans l'une des innombrables pièces composant le massif édifice. Même rongée par la folie. Cela faisait de toutes façons bien des jours que mon esprit n'était plus vraiment sain. Jetant un bref coup d'œil à mon téléphone, espérant ne serait-ce qu'une notification, je le remis dans ma poche en soupirant, et me préparai à quitter l'open-space. Mais avant tout, une dernière inspection s'imposait.

Les différents tiroirs et commodes répartis aux quatre coins de la pièce, semblant pourtant receler bien des secrets au premier abord, ne donnèrent finalement pas grand-chose. Quelques boîtes de gâteaux périmés, de vieux

livres de documentation technique aux pages jaunies et aux couvertures usées par le temps, ou encore de rares fournitures en bon état constituèrent la majorité de mes trouvailles. Rien de bien utile en quelque sorte. J'eus néanmoins la satisfaction de récupérer le sac à dos d'un de mes collègues, probablement celui qui m'insupportait le plus depuis le début de cette phase de vide extrême de laquelle je ne pouvais m'extraire. Ouvrant la fermeture éclair pour en dévoiler le contenu, je fus soulagé d'y découvrir enfin quelque chose d'utile.

Du café. La consommation excessive de l'ensemble du bureau nécessitait souvent d'apporter son propre stock, et de le dissimuler au mieux si possible. Car bien que la supérette ne parût pas si éloignée par temps plus clément, les allers et venues des employés étaient minutieusement contrôlées, et la masse continue de travail ne laissait que peu de temps libre, malgré l'extrême répétitivité des tâches. Nous étions après tout facilement remplaçables, et les responsables n'hésitaient pas à remonter tout comportement qu'ils estimaient contraire aux codes de l'entreprise, ou tout simplement susceptibles d'impacter la productivité. Les raisons pour lesquelles mon contrat ne s'était pas subitement arrêté, dès les premiers signes de ce sombre épisode que je traversais, étaient étrangement floues. Plusieurs points avec mon responsable d'équipe, suite aux rechutes fréquentes, avaient pourtant permis de clarifier la situation, qui n'était clairement pas à mon avantage. J'avais cette désagréable impression, chaque fois que j'entraais dans cette pièce, m'asseyais à ma place, tapais inlassablement sur mon clavier. Cette insidieuse sensation que la « chance » qu'on me donnait de continuer ce travail avilissant n'était que pure pitié condescendante. Je le voyais dans leurs yeux. Leurs insupportables regards, tantôt intrigués, tantôt inquisiteurs, qui me transperçaient chaque jour un peu plus.

C'était étrange. La vue de cet endroit laissé à l'abandon, dans lequel j'avais pourtant passé une bonne partie de mes journées, révélait enfin sa nature profonde, et l'influence qu'elle avait pu exercer sur mon esprit fragile. J'en vins même à me demander comment j'avais pu supporter la situation si longtemps sans en perdre la tête. Sentant revenir à la charge mes idées noires, je m'employai à continuer la fouille du sac, qui recelait encore quelques trouvailles intéressantes. Une paire de gants doublés ainsi qu'une épaisse écharpe en laine se dévoilèrent à leur tour, suivi d'un livre à la couverture cryptique présentant de curieux symboles ésotériques, intitulé *Les voyages de l'âme* et écrit par un certain Zack C. Bien qu'une douce chaleur en émanât, le sentiment grandissant de dégoût qu'il m'inspirait m'empêcha d'en dévoiler le contenu. Ainsi le posai-je de côté avant de reprendre ma recherche. Enfin, tout au fond, un paquet de biscuits secs, à priori encore mangeables, vint clore la liste. Au moins, en cas d'urgence j'avais de quoi tenir ne serait-ce qu'un peu. Rangeant tous les objets en vrac dans ce sac curieusement usé par le temps, je me dirigeai ensuite vers la cuisine. J'avais plus que jamais besoin d'un café.

À mon agréable surprise, l'électricité ne semblait pas avoir été coupée, ce qui dénotait complètement avec le reste du bâtiment, dont l'état de dégradation le destinait à finir en ruines dans un futur pas si lointain. Pendant que la cafetière se remplissait lentement dans un vrombissement insupportable, je laissai s'évader mon regard à l'horizon, la tête presque appuyée contre le verre de la fenêtre. Je tâchai néanmoins de ne pas regarder trop en bas, sachant ce qui m'attendait dans ces ruelles enneigées en proie à ces vents glaciaux, dont l'intensité n'avait faibli à aucun moment. À bien y réfléchir, la situation était étrange, presque tristement ironique. De mon point de vue, perché en haut de cette tour de béton, je semblais dominer la ville. Celle-là même qui m'écrasait de tout son poids chaque jour, me laissant à peine respirer. Cela avait quelque chose de gratifiant, comme si j'avais pris au sens littéral l'expression « prendre de la hauteur ». Bien que les violentes bourrasques me privassent d'une partie de mon champ de vision, j'arrivais à plus ou moins évaluer les limites de ce lieu de cauchemar aux allures de cité antique, aux grandes tours perçant les nuages. Et plus intéressant encore, ce n'était pas si loin. Les distances pouvaient bien être totalement biaisées par le temps, mais j'estimais au maximum deux heures de marche. Seulement deux heures pour quitter cet enfer gelé. Bien entendu, c'était sans compter ce qui rôdait dans les rues à présent. Et les bourrasques assassines qui m'obligeraient à me protéger régulièrement, sous peine de finir par geler sur place. Si toutefois cela était possible.

Le brusque arrêt de la cafetière derrière moi me fit sursauter, me tirant de mes rêveries. J'en avais complètement oublié l'existence. Me passant lentement les mains sur le visage, comme si cela suffisait à m'ancrer à nouveau dans cette réalité, je me mis ensuite à fouiller les placards pour y trouver un bol suffisamment grand pour accueillir mon irrationnelle envie de surdose de caféine. Le café coulait doucement, accompagné par son odeur si étrangement relaxante. Nonchalamment, je me saisis du pot de sucres en morceaux, en cassai un en deux avant de le lâcher dans le bol. Puis, une fois assis à la table, je perdis mon regard dans le café, que le mouvement machinal de mon poignet remuait à l'aide de la cuillère, incapable de résister plus longtemps au flot ininterrompu de mes pensées. Ces moments, pareils à des transes, me coupaient littéralement du monde pour me happer dans ce tourbillon où se heurtaient mes idées les plus noires, ainsi que mes délires fantastiques, qui se superposaient parfois, l'espace d'un instant, à ce réel si terne. Au cœur de cette phase hallucinée, je revis mes écouteurs, laissés à l'abandon sur le sol crasseux de cette supérette, dont l'entretien remontait à si longtemps que le temps semblait sur le point de l'absorber. La musique. Cette salvatrice source de bonheur artificiel, dont les multiples mélodies avaient su réguler ce flux d'idées, si intenses que mon corps passait l'espace de quelques instants en automatique. Il était trop tard pour

envisager un seul instant d'y retourner. D'autant plus qu'elle était presque à l'opposé de ma destination supposée. Dans l'éventualité où j'oserais affronter les horreurs grouillant dans les rues pour enfin quitter ce cauchemar. Et espérer reprendre ma vie là où elle s'était subitement arrêtée, il y a de ça maintenant bien des mois. Puis, je repensai au sac, posé juste à côté de la chaise sur laquelle je me tenais. Il n'était pas impossible que, comme celui-ci et ce qu'il contenait, l'un des employés eut oublié de récupérer ses écouteurs. C'était même assez fréquent. Et si mon bureau n'avait rien donné, il restait encore six étages, et plus encore de salles et bureaux en tous genres. Je passai les minutes suivantes dans le silence, à boire mon café tout en fantasmant les éventuelles découvertes à quelques mètres sous mes pieds.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis l'inspection de la dernière salle de l'étage. Une paire d'écouteurs en poche, j'étais à présent infiniment plus serein, bien que la peur de ces ignobles sons m'eût empêché de les brancher à mon téléphone. Au passage, j'avais également ajouté à la liste de mes trouvailles un bloc-notes vierge, ainsi que trois stylos noir, histoire d'être certain de ne pas en manquer. Cela pourrait toujours servir. Il était à présent temps de redescendre. Et de quitter cet endroit. Le cœur lourd, je longuai le couloir d'un pas hésitant, le cerveau complètement saturé d'idées contradictoires. C'était le seul moyen de m'en sortir, et je le savais. Mais j'étais pourtant incapable de m'enlever de la tête ces yeux. Ce regard si profondément humain, d'une teinte tirant sur le vert, dont l'expression resterait à jamais gravée dans ma mémoire. Un mélange d'intense tristesse et d'extrême mépris. Je craignais d'être instantanément frappé de folie à la simple vue de la forme de cette horreur se découpant dans le blizzard. Mais encore une fois, c'était le seul moyen. Ma santé mentale avait suffisamment décliné au fil des mois passés ici, dans ce lieu qui ne voulait plus de moi depuis bien longtemps. Le moment était venu. Et à présent, cela m'effrayait. Me complaire dans mon mal-être avait fini par devenir presque « confortable ». Plus aucun effort, un relâchement total de ce flot de sentiments qu'avait marqué le début de ma dépression. J'étais vide, mais étrangement, bien que cette idée me parût à moi-même complètement stupide, j'avais atteint une forme de plénitude jamais ressentie auparavant. Mais à quoi est-ce que je pensais là ? Bien sûr que j'allais au plus mal, que ce lieu m'engloutissait peu à peu, me laissant impuissant face à son attraction dévastatrice.

Il me fallait me ressaisir. J'avais besoin de musique. D'une main tremblante, je plongeai la main dans ma poche, et m'efforçai de démêler nerveusement le fil des écouteurs, avant d'approcher lentement la prise du port de mon téléphone. Mon souffle se coupa quelques secondes, alors que j'insérais les écouteurs dans mes oreilles. Le silence. Ce pesant silence, rythmé par les pulsations de mon cœur résonnant dans mon torse. D'un geste peu assuré, je déverrouillai mon

téléphone pour relancer un album. Mes tremblements se calmèrent peu à peu, alors que les premières notes de Fief, ce projet dungeon synth qui m'avait toujours transporté par son atmosphère profondément intimiste, résonnait doucement dans mes oreilles. Un coup d'œil à l'indicateur de batterie me rassura quelque peu. Encore quatre-vingt pourcent. Largement suffisant pour ne pas en manquer lors de ma sortie de la ville. L'esprit bien plus serein, j'entamai enfin la descente de l'escalier en direction du sixième. La musique m'avait vraiment manqué.

Les deux étages qui suivirent étaient complètement gelés. L'intégralité des fenêtres avaient été laissées grandes ouvertes, laissant les différents bureaux à la merci des vents glaciaux et de la neige, qui s'était accumulée au point où aucune des salles n'était à présent praticable. J'arrivai sur le palier du quatrième étage, résigné à y découvrir la même chose. Mais le couloir était différent. Trois portes, dont deux ouvertes, se dressaient à l'autre bout, à une distance que je peinais à évaluer. Exactement comme lors de ma course dans le couloir du septième. Une pensée irrationnelle me traversa alors. Il y avait quelque chose derrière la seule porte fermée. Je le sentais, jusqu'aux plus infimes parcelles de mon corps. Ce sentiment insidieux qui me rappela cette monstruosité dans mon dos, immobile sous le blizzard, m'observant de son regard effrayant d'humanité. Mes pas se firent plus lourds, ma respiration s'intensifia, et mon cœur devint bientôt incontrôlable. Chaque mètre parcouru était devenu une corvée. Les minutes défilèrent, jusqu'à ce qu'enfin, le bout de cet interminable corridor fût à quelques pas seulement.

La musique avait depuis longtemps cessé dans mes oreilles, et mon esprit était trop embrumé pour ne serait-ce que penser à mon téléphone. Je faisais à présent face à la porte, le cœur battant. Alors que j'avais enfin trouvé le courage d'actionner la poignée, celle-ci m'opposa une résistance. La porte était fermée à clé. Ce simple constat, en apparence sans importance, me glaça le sang. Le brusque fracas dans la pièce, juste derrière la porte me fit subitement lâcher un cri de surprise. Reculant précipitamment, je me retrouvai bientôt collé au mur, désormais incapable de faire le moindre mouvement. Il s'écoula plusieurs dizaines de secondes avant que je ne pusse retrouver le contrôle de mes membres tétanisés par la peur. Reprenant mon souffle, je me risquai à revenir devant la porte. Après un interminable moment, je brisai enfin le silence.

- Il y a quelqu'un ? m'efforçai-je de dire avec toute l'assurance possible, masquant du mieux que je pus les tremblements dans ma voix.

Un nouveau silence pesant s'abattit dans le couloir. Après plusieurs secondes d'attente, dont chacune me fit l'effet d'une heure, une réponse se fit enfin entendre, brisant l'oppressant mutisme de ce lieu froid et vide.

- Vous... vous êtes vraiment là ?

La voix, tremblante et étonnamment chaleureuse, me fit malgré tout sursauter. Mon oreille avait déjà perdu l'habitude de ce type de son. J'avais l'impression que la dernière fois qu'on s'était directement adressé à moi remontait à si longtemps, que mon corps lui-même n'y était plus préparé.

- Qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi la ville semble-t-elle avoir été subitement abandonnée ? répondis-je, me contrôlant à nouveau pour paraître le moins effrayé possible.

- Je l'ignore, dit la voix d'un air dépité. Lorsque je me suis réveillé ici il y a cinq jours, la neige avait déjà recouvert tout le quartier, et il ne restait plus personne. Sauf moi.

- C'est impossible, rétorquai-je d'un ton plus sec que je ne l'aurais souhaité. Hier encore, la ville était bondée, et rien d'anormal ne s'est produit. C'était une journée banale. Extrêmement banale.

Nouveau silence. Un intense malaise commença à poindre alors que j'attendais la réponse de cet inconnu dont seul le timbre me donnait une vague idée de son apparence. La chaleur dans sa voix m'angoissait profondément. J'étais incapable de vraiment comprendre la raison de cette soudaine anxiété, mais quelque chose n'était pas normal. Et mes sens avaient trop souvent visé juste pour me tromper.

- Je vous assure, cela fait bien cinq jours que je suis barricadé ici. Personne n'est venu avant vous, et les rues sont totalement vides. Enfin, si l'on exclue ces horreurs difformes qui errent dans tout le quartier bien sûr.

- Vous les voyez aussi ? Je... je pensais avoir complètement perdu la tête.

Encore une fois, la discussion fut ponctuée d'un blanc de plusieurs secondes, durant lesquelles mon angoisse revint de plus belle. Quelque chose n'allait pas derrière la porte. Je le sentais.

- En même temps, difficile de les rater, répondit-il, laissant au passage échapper un rire nerveux. Elles sont partout, m'observent quand je regarde par la fenêtre, et surtout, semblent capables de me repérer dans la tempête. Je me suis risqué une seule fois à sortir. Plus jamais. Je ne manque de rien ici, après avoir fait le plein dans les autres étages j'ai bien assez pour tenir un bon mois. Ce sera fini bien avant. J'en suis certain.

Alors que j'allais répondre, la sensation d'oppression s'intensifia encore. Quoi qu'il se trouvât dans cette pièce, ce n'était pas humain. Cette voix trop chaleureuse, cette abondance de vivres, et tout simplement la présence d'une autre personne précisément dans cet immeuble. Rien n'allait. Et cette histoire de cinq jours, c'était trop gros. Comme si ce qui se tenait derrière la porte avait senti ma méfiance, un bruit sourd, indescriptible retentit alors. L'atmosphère était à présent véritablement étouffante. Alors, sa voix retentit à nouveau. Différente. Dérangante. Toute chaleur l'avait quittée.

- Vous voulez entrer ? J'ai bien assez de provisions pour deux.

J'étais tétanisé. La pression qui s'appliquait sur mon crâne brouillait à présent ma vision, et mes jambes supportaient difficilement mon poids. Mais quelque chose en apparence bien plus simple me donna l'impulsion pour fuir vers l'escalier. Dans ma poche, mon téléphone s'était mis à vibrer.

II

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, comme s'il était constamment sur le point d'exploser. Le bruit de mes pas précipités résonnait lourdement dans la cage d'escalier, alors que je m'enfonçais sans relâche dans les profondeurs du bâtiment. Mais impossible de m'arrêter. Pourtant, j'avais déjà dépassé le rez-de-chaussée, et il n'existait à ma connaissance qu'un niveau au sous-sol. Les marches défilaient sous mon regard embrumé, tandis que mes pieds continuaient leur course effrénée. Bientôt, la relative lueur du jour ne parvint plus à m'éclairer suffisamment, faute de fenêtres. Et de toutes façons, à plusieurs mètres sous la surface, elles auraient été bien inutiles. Mais mon corps ne s'arrêta pas pour autant, bien que mon esprit, lui, tenta à plusieurs reprises de le freiner, sans succès. Comme si ces deux entités constituant ma personne avaient fini par se scinder, agissant chacune de leur propre volonté. J'observai alors, impuissant, cette masse apeurée et haletante, dans laquelle j'aurais dû encore me trouver, se perdre peu à peu dans les épaisses ténèbres qui drapaient la cage d'escalier. Puis, après quelques instants – que je ne saurais vraiment estimer – à suivre mes pas au son de plus en plus étouffé qu'ils émettaient, je fus violemment projeté en avant. Ma conscience semblait avoir regagné ce pantin de chair terrorisé que représentait mon corps. Et avec ça, toutes mes sensations revinrent. Ainsi qu'une vive douleur à la cheville droite. Suivie une seconde plus tard par la sensation d'une marche entrant violemment en contact avec mon épaule. À peine eussé-je le temps de laisser échapper un cri de douleur, que tout mon corps fut criblé de nombreux impacts similaire, roulant malgré lui dans l'escalier. Puis, arrivé à ce qui semblait être un palier intermédiaire, ma tête entra en contact avec le mur du fond. Le choc me fit instantanément perdre conscience, alors même que j'ignorais totalement où j'avais atterri. Enfin, le silence s'imposa à mon esprit, qui se perdit alors dans de vastes étendues vides, à l'obscurité presque palpable.

Seules quelques bribes me restèrent en mémoire lorsque je repris enfin connaissance, scrutant d'un œil hagard les insondables ténèbres qui m'enveloppaient entièrement. Je n'étais pas bien sûr de ce que j'avais rêvé

pendant ma perte de conscience, ni même si on pouvait vraiment appeler cela un rêve, mais je m'étais vu flotter au cœur d'un vaste lieu s'étendant aussi loin que pouvait porter le regard. Le plafond ressemblait à celui d'une caverne, mais la multitude de points lumineux laissait également penser à un ciel étoilé. Et lorsque mon regard se dirigeait vers le bas, je pouvais apercevoir bien plus bas une vaste étendue d'eau à perte de vue. Mais celle-ci semblait très sombre et anormalement... *épaisse*. Un seul autre souvenir me revint en tête. Ce fut la désagréable sensation lorsque, pour une raison que j'ignorais, mon corps était descendu suffisamment bas pour que mes pieds entrent dans ce liquide poisseux. Et alors que mon corps s'y embourbait peu à peu, celui-ci se faisait lentement comprimer, jusqu'à cette horrible sensation que mon être tout entier se faisait broyer. La terreur que j'y ressentis alors fut incomparable à tout ce que j'avais déjà vécu jusqu'à présent. Et pourtant, me remémorer précisément cette sensation s'avéra impossible, tant sa complexité paraissait provenir d'un autre plan d'existence.

Mais il y avait plus alarmant que cet étrange songe dont le souvenir s'effritait déjà, seulement quelques secondes après mon réveil. Hormis les douleurs ressenties sur une multitude d'endroits de mon corps meurtri, ma cheville droite m'inquiétait tout particulièrement. Après m'être adossé tant bien que mal contre le mur responsable de mon évanouissement, j'effectuai quelques mouvements pour m'assurer qu'aucun os n'avait été cassé. Puis, me mettant progressivement debout, je fus soulagé de constater que ma cheville était encore capable de supporter mon poids sans trop de douleurs. Par chance, les os avaient été épargnés. En revanche, j'allais à présent devoir progresser avec bien plus de prudence. Entre l'absence de lumière et ma très probable entorse à la cheville, la descente allait être une véritable épreuve. Fouillant à tâtons dans mes poches, je sortis mon téléphone. À en juger par les fissures que je sentais du bout des doigts sur l'écran, avant même de le déverrouiller, il semblait avoir été aussi peu épargné que moi lors de ma chute. Par chance, les dégâts se limitaient au verre, bien que ma frustration irrationnelle, à la vue des impacts sur la vitre, me fissent perdre mes moyens l'espace de quelques secondes. C'était en quelque sorte devenu au fil des mois mon seul véritable contact avec la réalité, ou plutôt ma réalité. Et le voir dans cet état, malgré son fonctionnement, fit remonter une foule de sentiments incompréhensibles. Mais au vu de la situation, je parvins néanmoins à me calmer, et activai le mode lampe torche, avant de longer le mur pour rejoindre la rampe d'escalier. Puis, résigné, je poursuivis ma descente, m'enfonçant lentement dans les ténèbres, la cheville en feu.

Après seulement quelques volées de marches, qui me parurent néanmoins des étages entiers compte tenu de mon état, je vis enfin se prolonger devant moi ce qui semblait être un long couloir, grossièrement taillé à même la roche. Malgré

l'étrangeté de la situation, cela me rappela le boyau d'une caverne. Un gigantesque boyau, trop anguleux pour être apparu naturellement. Mais cela n'avait aucun sens. Je commençais même à me demander si j'étais encore dans le sous-sol de l'immeuble accueillant mon bureau. J'avais forcément bifurqué à un moment, empruntant un couloir reliant une autre partie des souterrains de la ville. Mais j'avais beau m'efforcer d'y croire, mes sens, encore une fois, ne pouvaient me tromper. Rien ne m'avait fait dévier de ma route. Inlassablement, j'avais plongé toujours plus profondément au cœur de cette tour de béton, au cours de ma fuite incontrôlable, et tout ce que j'y avais vu était cet interminable escalier s'enfonçant dans l'obscurité. Portant la main à l'arrière du crâne, j'y sentis une croûte en formation, ainsi qu'une bosse déjà bien formée. Oui, ça ne pouvait être que ça. Un choc à la tête. Peut-être manquait-il à mes souvenirs une partie de cette inquiétante descente. Cette partie où je me serais vu passer une porte, ou que sais-je, pour atteindre le sous-sol d'un autre bâtiment. Mais cette éventualité ne reflétait pas non plus ce que mon esprit m'envoyait, avec un aplomb qu'il m'était si difficile d'ignorer. À cette simple pensée, mon rythme cardiaque s'intensifia légèrement, alors que j'avancais lentement, très lentement, dans cet étrange corridor dont l'existence même semblait si aberrante. Je le sentais. Très haut au-dessus de ma tête, à travers ces dizaines de mètres de strates géologiques diverses. Cet homme, ou quoi que cela pût être. Même ici, son insupportable présence était encore légèrement palpable, ne laissant plus aucun doute sur mon emplacement. J'ignorais ce qui m'aurait attendu derrière cette porte, mais une chose était sûre. La chose qui s'y trouvait était bien plus terrifiante et invraisemblable que les horreurs qui arpenaient les rues.

Progressant dans cet interminable couloir, taillé dans la pierre sombre et aussi lisse que du verre dont semblait constitué l'ensemble des lieux, l'impatience commençait à poindre. Rien ne s'était présenté à la lumière de mon téléphone, et ce depuis la bonne heure qui s'était écoulé depuis mon arrivée dans cette caverne. Ou quoi que ce fut. Légèrement anxieux, je jetai un coup d'œil à l'indicateur de batterie, qui affichait à présent soixante pourcent. J'avais encore de la marge, mais ignorant totalement ma destination, de nombreux questionnements se bousculèrent dans ma tête. Le plus évident étant : que ferais-je une fois la batterie complètement à plat, seul dans ce souterrain manifestement oublié, à la merci de ces ténèbres étouffantes, ainsi que de mes plus profondes angoisses ? Un frisson me parcourra la nuque. La possibilité que ce passage ne menât à rien était aussi à envisager. Dans cette situation, peut-être valait-il mieux affronter le blizzard et ses arpenteurs silencieux et difformes. Secouant frénétiquement la tête, je vérifiai une nouvelle fois la batterie, pour m'apercevoir avec surprise qu'elle avait déjà chuté de cinq pourcents. Un regard

sur l'heure me rassura néanmoins quelque peu. J'y étais habitué. La gestion de ce flot de pensées m'avait coûté une demi-heure supplémentaire, durant laquelle mon corps avait machinalement continué sa route. Et alors que je redirigeai ma concentration vers le chemin, de curieuses formes aux murs, à seulement quelques mètres devant moi, m'interpelèrent. Quelques pas supplémentaires me furent nécessaire pour reconnaître des porte-torches. Leur structure, relativement simple, permettait néanmoins à chacun d'entre eux d'accueillir simultanément trois torches. Mais tous étaient vides. Cela n'avait pas de sens. Près de cinq kilomètres sans la moindre installation me séparaient de la fin de l'escalier, et j'avais pourtant l'étrange impression que le souterrain commençait seulement à partir de ce point. Ma cheville me lançait intensément. Depuis mon arrivée dans le souterrain, j'avais ignoré ces vagues de douleur qui sonnaient pourtant comme des avertissements désespérés. Mais à présent, il m'était impossible de passer outre. J'arrivais à ma limite. Tout en répartissant mon poids sur l'autre cheville, je m'adossai au mur le plus proche avant d'étendre mes jambes.

Une certaine appréhension quant à l'état de mon articulation se fit sentir, mais je préfèrai ne même pas la regarder. C'était sûrement enflé, mais l'os n'était pas touché. Du moins je l'espérais. Partout où mon corps avait percuté les marches, la douleur se faisait également sentir. Ce n'était clairement pas aussi intense, mais c'était là. Alors, le temps que ma cheville se remette un peu, je laissai vagabonder mon regard pour m'occuper l'esprit et éviter de me focaliser sur la douleur. Jouant avec la torche de mon téléphone, j'éclairais nonchalamment dans toutes les directions, avant qu'une idée me traverse. J'ignorais totalement l'aspect du plafond, et même sa hauteur. Éclairer autre chose que ce sol, curieusement lisse, que mes pieds foulaient inlassablement ne m'était clairement pas venu en tête jusqu'ici. Le téléphone manqua de me tomber des mains tant la stupeur fut soudaine et excessive. Au-dessus de ma tête, s'étendait un vaste espace d'épaisses ténèbres à perte de vue. La lumière dont je disposais était comme absorbée tant l'obscurité semblait palpable. Et pourtant, là-haut, très loin, je distinguai quelque chose. De minuscules points lumineux, presque imperceptibles, traversaient tant bien que mal l'épaisse et oppressante couche sombre, pour parvenir à mes yeux exorbités. Ça ressemblait à des étoiles.

Il m'était difficile de pleinement croire mes yeux, tant l'absurdité de cette scène me rappelait cet étrange rêve lors de ma perte de connaissance dans les escaliers. Ce simulacre de ciel y ressemblait à l'identique, tout comme cette incapacité à en déterminer la nature exacte. Un immense doute s'empara de moi, alors que je me remémorais la suite de ce cauchemar étouffant. Si ce que j'y avais vu était la projection de ce lieu, alors je savais où ce tunnel m'amenait. Le simple souvenir de cette atroce suffocation, alors que mon corps se faisait lentement

broyer par la pression de cet épais liquide sombre, me coupa le souffle l'espace d'un instant. D'incontrôlables tremblements me parcoururent le corps, me tétanisant. Il était absolument crucial de reprendre le contrôle, sans quoi je risquais de perdre définitivement la tête. Et errer dans ce long souterrain jusqu'à ce que les vivres vinssent à manquer, et les forces me quitter. Cette idée, à défaut de m'éclaircir l'esprit, ne fit que redoubler d'intensité les tremblements. Calme-toi. *Calme-toi.* Calme-toi !

Ces mots résonnèrent dans tout mon corps, comme si ma conscience elle-même les avais hurlés. Le moment n'était pas venu pour me faire submerger par mes émotions. Même ici, à plusieurs dizaines de mètres sous les rues labyrinthiques de cette sinistre ville, mon objectif m'était resté en mémoire. Et ce même si la ville elle-même avait décidé de m'ensevelir pour me garder éternellement. Je trouverai le chemin. Et une fois parti, plus rien ne pourra me faire regarder en arrière. Les yeux fermés, les poings serrés, j'attendis là, immobile, dans l'obscurité étouffante du couloir. Peu à peu, les tremblements cessèrent, et ma respiration redevint régulière. Il était temps de continuer la route. M'adossant au mur derrière moi, je me remis debout, prenant appui sur ma cheville valide. Puis, faisant à nouveau face à la route se profilant au-delà du flash de mon téléphone, mon corps se remit en mouvement.

À nouveau, seul le bruit régulier de mes pas brisait le silence oppressant de ces lieux hors du temps, voire même de la réalité. Dans ma course effrénée, je n'avais pas remarqué ce petit détail. Ou du moins, cela ne m'était pas revenu en tête. Je n'étais pas le seul à avoir constaté des étages inférieurs au premier sous-sol. C'était même devenu une petite légende urbaine dans les bureaux. Mais personne ne la prenait vraiment au sérieux. Les rumeurs provenaient du personnel d'entretien, dont certains membres auraient continué à nettoyer les escaliers au-delà de ce fameux étage. Mais celui-ci n'étant que très peu utilisé par les occupants des autres paliers, aucun d'entre nous n'était allé vérifier. Et c'était probablement mieux ainsi. Nous n'avions de toutes façons pas le loisir de déambuler dans les couloirs. Pas étonnant que le souvenir de cette histoire ne me revînt que maintenant. J'avais tout simplement oublié, enfermé que j'étais dans ma routine mortifère. Une chose était sûre cependant. Il y avait bel et bien, officiellement et physiquement, un seul sous-sol. Ce qui ne pouvait indiquer qu'une chose. Je me trouvais à présent hors des limites connues de la réalité. Mais cette ville m'avait toujours en son emprise.

Malgré la terreur insidieuse, tapie au plus profond de mes pensées, une faible lueur éclaira mon esprit. La curiosité. Ma route avait été suffisamment longue, et il ne me tardait absolument pas de remonter à la surface, bien que ce désir de quitter ce lieu maudit se fît toujours aussi vif. J'étais à présent bien trop intrigué par la sortie de ce tunnel pour rebrousser chemin. Et finalement, c'était

ce que j'avais longuement recherché, durant ces interminables mois passés à me défaire peu à peu de mon identité. Un changement, qui bouleverserait suffisamment mon quotidien pour me remettre en marche. Le spectre de la dépression jetait toujours son ombre menaçante sur mon être, mais son influence ne m'écrasait plus autant au sol. C'était la première fois depuis cet événement que mon cerveau meurtri avait verrouillé, ne me laissant que cette lente et douloureuse agonie, dans ce monde trop lisse. Trop froid. Trop banal. Mes pieds s'actionnèrent instinctivement, comme pour me conforter dans cette idée, qui occupait à présent une place bien trop importante pour me permettre de l'ignorer. Des larmes coulèrent lentement sur mes joues. Alors c'était ça, retrouver un but à son existence, si petit soit-il. D'un revers de manche, j'essuyai mes yeux humides puis, m'aidant du mur avec mon autre main, j'avançai dans les ténèbres de cet étrange souterrain.

Quarante-cinq pourcent. Il fallait que la batterie tienne le coup. La lumière blanchâtre de mon téléphone, projetant les ombres des porte-torches, leur donnait une apparence presque monstrueuse, me faisant frissonner, et ce malgré mon brusque élan de motivation. C'était complètement irréal. Tout comme ce ciel au-dessus de ma tête, où aurait dû se trouver la voûte du tunnel. Même le bruit de mes pas était à présent étrange, presque étouffé. Une demi-heure s'écoula ainsi, sans réel changement topographique. Puis, perçant les ténèbres, se dessina à quelques dizaines de mètres l'embrasement de ce qui me sembla être un vestibule aux dimensions aberrantes, même à cette distance. Une curieuse lueur violacée, à la fois incroyablement douce et cruellement menaçante, en émanait, comme si la pièce elle-même générait sa propre lumière. Pris d'une irrésistible pulsion, je pressai inconsciemment le pas. J'allais enfin découvrir ce qui se tapissait dans les entrailles de la ville, à la frontière de ma conception même de ce monde. Pourtant, arrivé devant le seuil, je marquai une pause.

Quelque chose n'allait pas. Une atmosphère malsaine, suffocante, se dégageait de cet antique lieu, à en juger la forme des gigantesques piliers parsemant la salle, et leur état d'usure avancée. Mais un détail bien plus intrigant retint mon attention. Hormis les dimensions inhumaines et l'origine inconnue de leur architecture, l'ensemble du lieu paraissait penché. Comme s'il avait été conçu sur un autre plan. Mais l'entrée y menant suivait une logique qui m'échappait complètement. Il n'y avait pas de délimitation entre les différents plans, comme si la pièce devant moi n'était que le prolongement du couloir dans mon dos. C'était impossible, et pourtant bien présent sous mes yeux. Ce lieu, lui, en était tout à fait capable. En comprendre les absurdités structurelles dépassait de loin mes fonctions cognitives, et je ne pouvais que regarder d'un œil absent les enchevêtrements complexes de ces imposants piliers aux bas-reliefs indescriptibles. Si je pouvais rapprocher ce qui se tenait devant moi avec des éléments de ma mémoire, décrire la salle reviendrait à imaginer l'intérieur d'une

église romane dans laquelle aurait poussé une forêt d'arbres de pierre gravés, aux formes impossibles à cerner. Passant ma tête par l'ouverture, je constatai même dans le fond un semblant d'autel, avec en son centre, trônant à quelques mètres au-dessus du sol, un étrange symbole maintenu par une épaisse barre en métal sombre. Celui-ci représentait l'infini avec une troisième boucle. De grotesques dalles de pierre brute étaient disposées en rangées, évoquant les bancs d'une église. La vision de ces anomalies dans la réalité, bien que n'ayant absolument aucun lien avec quelque souvenir que ce fut, me plongea dans une profonde mélancolie, malgré la pression dans l'air m'indiquant un potentiel danger. Rester sur place ne m'avancerait pas. J'étais arrivé jusqu'ici, autant me jeter corps et âme dans l'inconnu. Inspirant profondément, je passai enfin le pied à l'intérieur, puis le suivant. Avant de me faire happer par une force inconnue.

Balloté dans tous les sens, j'étais totalement incapable de discerner le haut du bas. C'était comme si la pièce s'était mise à tourner sur elle-même. Les contours de chaque élément devenaient peu à peu flous, alors que je m'enfonçais dans ce lieu aux multiples aberrations, défiant allégrement les lois établies de la physique. Des gigantesques arbres de pierre gravés de symboles ésotériques, il ne restait plus que des trainées éparses, telles des coups de pinceau sur une toile en trois dimensions. Le temps s'étira, et je sentis mes forces m'abandonner. Ma conscience, elle, tint miraculeusement le coup, bien qu'elle fût prête à s'éteindre à tout moment. Mes pensées, quant à elles, peinaient à rester claires, et conserver une seule idée me demandait un effort d'une telle intensité, que je les laissai finalement s'écouler. De son côté, mon corps continuait sa chute. Ou bien sa course. Je l'ignorais moi-même. Il me sembla, de par le changement radical d'ambiance, que l'incontrôlable force qui tirait mon corps dans les profondeurs de cet antique lieu cyclopéen m'avait mené dans une autre salle. Peut-être même était-ce simplement une autre partie de ce gigantesque simulacre d'église. Impossible de le déterminer précisément. Une chose était sûre en revanche. L'étrange sensation de pression, à la limite de la suffocation, m'avait totalement quitté. Pourtant, l'air était bien plus chargé, comme vicié. Il régnait en ces lieux des horreurs que mon esprit affaibli par la dépression redoutait à présent plus que tout de découvrir. Mes sens se remirent en marche, au rythme effréné des palpitations de mon cœur, sur le point d'exploser. La soudaine terreur que m'inspirait cette immense salle en rotation, et ce qui pourrait s'y tapir dans ses nombreux recoins, s'insinuait à présent dans la moindre de mes pensées. Je voulus crier, mais aucun son ne parvenait à s'échapper de ma gorge. Alors, de désespoir, je fermais les yeux, me préparant à lâcher prise et m'abandonner à ma terreur. Puis, sans même en comprendre la raison, une image s'immisça dans mon cerveau endolori. D'abord imprécise, elle gagna très vite en netteté. Et

alors, je la vis. Cette lumière, d'une apparente chaleur réconfortante, mais dont le halo dégageait une profonde mélancolie. C'était elle, la raison de ma souffrance. Son absence dans ma vie. Quoi qu'elle pût représenter. Pour une raison que j'ignorais, la simple vue de ce rayonnement lointain me calma presque instantanément, me plongeant dans une profonde torpeur. Après plusieurs minutes à me laisser bercer par la sérénité que m'avait apporté cette pensée fugace, je rouvris enfin les yeux. Et manqua de perdre à nouveau le contrôle de mes émotions. Sous mes pieds, loin en contrebas, s'étendait une gigantesque étendue d'eau. Une eau sombre et totalement opaque.

III

C'était exactement comme dans mon rêve. L'imperturbable mer sans fin, plus sombre qu'une nuit sans lune, dont l'implacable attraction m'y amenait dangereusement. Et là-haut, loin au-dessus de ma tête, ce ciel étoilé, tellement irréel que sa seule présence me faisait perdre tout repère spatial. Était-ce vraiment la voûte céleste, ou bien tout simplement le plafond d'une immense caverne, parsemé d'une multitude de pierres scintillantes ? Dans ma totale incompréhension de cet impressionnant lieu où j'avais atterri malgré moi, une seule chose demeurerait certaine. Je descendais. Lentement, très lentement. Et si j'en croyais mon rêve, seule la souffrance m'attendait en bas. Balayant cette gigantesque étendue du regard, je pus apercevoir au loin de singulières formations dépasser à la surface. C'étaient de massives et improbables tours, évoquant vaguement des flèches d'églises, auxquelles on aurait ajouté de multiples et monstrueuses excroissances effilées, à la logique architecturale bien trop complexe pour mon esprit brisé. Mais il y avait quelque chose d'autre. Au cœur même de ce qui me semblait être une antique cité immergée depuis bien des éons. Ça pulsait. Et m'appelait. Et ce que m'évoquait ce sinistre appel me fit instantanément frissonner. Ce qui reposait au fond de cet océan souterrain pourrait bien achever le peu de volonté qui peinait à subsister en moi.

Paralysé par la peur, je ne pouvais qu'observer mes pieds se rapprocher inexorablement de cet épais liquide noir, à la surface aussi lisse que du verre. La descente fut insoutenable, et pourtant, je savais au fond de moi que le pire était à venir. Alors que le bout de mes pieds entraînait en contact avec l'eau, un profond râle s'échappa de ma gorge nouée, seul son ayant pu s'y frayer un chemin. Des larmes incontrôlables commencèrent à inonder mes joues, unique signe d'activité de mon corps, qui refusait à présent de faire le moindre mouvement. Le désespoir s'empara de moi, alors que mes jambes étaient déjà immergées jusqu'à mi-cuisses. Et alors, je commençai à la sentir. Cette écrasante pression. Bientôt, tout mon corps suivit, ne laissant que ma tête à l'air libre, l'espace de quelques secondes. Qui me parurent être des heures. La cage

thoracique compressée, le simple fait de respirer était devenu une véritable torture, et la moindre inspiration me demandait un effort insoutenable. Enfin, ce que je pressentis être mon dernier regard se posa sur la surface, toujours aussi lisse, imperturbable malgré mon entrée. Les aberrations architecturales s'en extirpant au loin révélaient toute leur aura menaçante vu d'ici. Mais ce n'était plus vraiment mon problème. Bientôt, je ne serai plus en mesure de respirer. C'était donc comme ça que ma vie allait se terminer. Au fond des eaux, dans un lieu aux frontières de la réalité, après avoir pourtant entrevu une issue à ce cauchemar incessant qu'était devenue la ville au-dessus. Devant l'ironie de la situation, un rictus nerveux se dessina sur mes lèvres, avant que l'épais et massif liquide emplisse mes poumons. Et que ma conscience s'éteigne peu à peu, ne laissant que le néant.

Là, perdu au fond de ce sombre océan souterrain, j'étais enfin libéré. Le poids de ma douleur s'en était allé, et même ma propre existence n'avait plus la moindre importance. Dire que j'étais serein serait toutefois très loin de la réalité. C'était tout simplement comme si je n'existais plus. La pression exercée sur l'ensemble de mon corps m'était même devenue étrangère, comme s'il ne m'appartenait plus. Et plus aucune pensée n'animait mon cerveau. Par la moindre émotion. Plus rien. La notion du temps avait même fini par m'échapper. Et je m'enfonçais encore, inlassablement, attendant que les dernières traces de ma conscience finissent par s'effriter. Mais l'étincelle de ma vie persistait à se maintenir, alors même que plus rien ne m'y rattachait. Puis, après un moment qui me parut une éternité, quelque chose m'effleura le bras. La rugosité de sa surface m'érafla profondément la peau. La douleur fût toutefois insuffisante à mon esprit pour réintégrer mon corps. Dans l'épaisse obscurité ambiante, il m'était totalement impossible d'observer la chose qui m'avait touché. Mais ce qui se passa ensuite me fit froidement conclure que ce n'était clairement pas de la roche. Tout le reste de mon corps fut rapidement enserré par ce qui semblait être un gigantesque tentacule écailleux. Ou une main. Une main aux dimensions bien trop massives. L'absurdité de cette idée raviva presque instantanément les braises de mon être, ainsi que mes émotions. L'écrasante étreinte de l'eau, mêlée à l'âpreté de cette horreur invisible furent insoutenables, au point que ma conscience, fraîchement réintégrée dans mon corps, ne put résister bien longtemps. La terreur et la suffocation avaient eu raison de moi.

Mon réveil fut le plus éprouvant de toute mon existence. Je crus mourir d'asphyxie, tant la quantité de liquide noir se déversant de ma bouche semblait ne pas finir. Une fois mes poumons vidés, plusieurs dizaines de minutes me furent nécessaires pour calmer la violence et incontrôlable crise d'asthme qui

en résulta. Recroquevillé sur le côté, je tentai de rester immobile du mieux que je pus. Une douleur diffuse et déchirante me parcourait tout le corps, et de très longues plaies et déchirures, encore ouvertes, laissaient encore perler du sang, qui finissait en gouttelettes sur le sol de pierre brute. J'avais bien trop mal pour me poser la moindre question, et le simple fait de rester conscient était une tâche vraiment ardue. Le temps parut si long que je m'étonnai d'être encore en vie. Quand la douleur devint enfin relativement supportable, et mon souffle plus régulier, je me traînai tant bien que mal en direction du mur me faisant face. Lentement, très lentement, j'entrepris de me redresser pour y poser mon dos. Mon corps tout entier me lançait, mais je savourai néanmoins cette bien maigre victoire face à la souffrance. Il fallait croire que mes longs mois de dépression m'avaient endurci malgré moi. Alors, enfin, je pus balayer la pièce du regard. C'était manifestement une cellule de taille moyenne, avec pour seul mobilier une couchette délabrée dans un coin, un bureau et une chaise usés par les âges en face de moi, ainsi qu'un curieux conduit menant vers l'extérieur. Probablement ce qui faisait office de toilettes. Dirigeant mon regard en direction des barreaux rouillés, je regardai d'un œil absent, l'espace de quelques secondes, l'extérieur de la cellule. Avant d'être frappé de stupeur par le spectacle qui s'offrait à moi.

Une salle circulaire assez spacieuse me faisait face, avec en son centre un massif piédestal soutenant un curieux cristal pas plus gros qu'un poing. La puissance de son éclat aux teintes d'un violet pourtant relativement sombre m'agressait la rétine, rendant son observation difficile. Tout ce dont j'étais sûr, c'était la perfection diabolique de ses angles, comme s'il avait été taillé selon des règles mathématiques s'affranchissant des limites physiques connues. Mais quelque chose dans son rayonnement me mettait profondément mal à l'aise. Malgré l'absence quasi-totale de sons dans la pièce, j'avais cette horrible impression que des milliers de hurlements étouffés s'échappaient de ce joyau parfait. Et chaque instant passé à tenter de le contempler m'affaiblissait très légèrement. Aussi en détournai-je bien vite le regard, et en profitai pour inspecter le reste de la salle. Ma cellule était bien loin d'être la seule. La pièce en était même truffée, toutes faisant face à cet ignoble cristal trop parfait en son centre. Celles dont j'arrivais à voir l'intérieur de mon point de vue paraissaient désertes au premier abord, mais en m'approchant tant bien que mal pour en percevoir les détails, mon cœur s'emballa brusquement, et mon regard se détourna par réflexe. Des squelettes. Rien que ça aurait suffi, mais leurs postures étaient presque plus dérangeantes que leur condition. Tous étaient assis en tailleur, les mains jointes comme pour exaucer quelque obscure prière. La plupart disposait encore de vêtements, dans un état de dégradation avancée, mais présentant des singularités dérangeantes. Ce n'étaient pas tant les pièces en elles-mêmes, très proches d'un

habit monastique à la teinte d'un gris très sombre, mais plutôt le symbole brodé sur leur torse, arborant une teinte violette qui n'était pas sans rappeler l'étrange artefact que ces corps sans âme continuaient de fixer même dans la mort. J'avais déjà vu ce symbole. Trois boucles pour représenter l'infini. Et un cercle l'entourant, ce qui cette fois-ci m'évoqua plutôt l'antique prison dans laquelle j'avais échoué, et ne présentant pas la moindre échappatoire. Aucune porte de visible hormis la rangée ininterrompue de cellules décrivant un cercle complet. Seule la mort attendait les malheureux qui auraient la stupidité d'y finir. Ou bien la dévotion, si j'en croyais l'accoutrement de ces morts et leur posture si pieuse, éternellement figée face à cette horreur éclatante. J'aurais souhaité m'émouvoir de mon sort, que je devinais funeste, mais seule la résignation me parvint. Peut-être était-ce là ma vraie place. La fin que je méritais. Seul, oublié de tous, même du temps lui-même. Mon corps était bien trop faible pour résister, et mon esprit, lui, s'était déjà brisé au moment où je m'étais immergé dans ce lac sombre. Je m'étais abandonné à l'immensité des ténèbres. Et pourtant, la flamme de ma volonté s'obstinait à rester allumée. Elle était loin, très loin. Mais n'avait pas été soufflée. J'avais juste besoin de repos. De beaucoup de repos. Impossible de raisonner correctement après ce qu'avaient enduré mon corps et ma conscience. Me traînant à présent vers la couchette, le moindre mouvement m'arrachait un grognement de douleur, tant mes membres étaient meurtris et fatigués. Enfin arrivé au niveau de son armature, je m'y hissaï du mieux que je pus, m'allongeai de tout mon long, et m'endormis presque instantanément.

Les jours qui suivirent, une routine commença à s'installer. En l'absence d'échappatoire apparent et les forces me manquant grandement, j'entrepris de me fixer des repas relativement fixes avec mes maigres provisions. Du moins, aussi réguliers que je pus l'estimer, la notion du temps m'échappant totalement dans ce lieu, et mon téléphone n'ayant pas survécu à l'intense pression du lac. Le reste du temps était partagé entre des exercices physiques, adaptés à ma frêle condition engendrée par mes blessures, et l'écriture de notes concernant tout ce que j'avais vécu depuis mon réveil, ce fameux jour où toute vie non hostile avait disparu de la ville. Des notes qui, vous l'avez compris, ont servi de base au récit que vous êtes actuellement en train de lire. Mais n'y prenez pas garde, replongez-vous dans mon histoire. J'avais également tenté de lire le contenu du livre trouvé dans l'open-space, mais les multiples représentations ésotériques et le caractère hautement cryptique du texte m'avaient fait abandonner bien vite. Aussi le mettais-je à nouveau de côté, dans l'espoir qu'un moment plus propice se présentât pour déchiffrer les inquiétants mystères qui semblaient parsemer les pages de cet ouvrage maudit. Après ce que j'estimais être quatre jours, les vivres commencèrent à manquer, et ma réserve d'eau diminuait dangereusement. Il allait bientôt devenir vital de trouver une issue, si toutefois

elle existait. Mes plaies, nettoyées et couvertes au mieux avec ce dont je disposais, à savoir des bouts de mon t-shirt déchiré tant bien que mal, commençaient à présenter une apparence moins inquiétante. De leur côté, mes muscles s'étaient également remis des épreuves les ayant tétanisés. C'était encore assez fragile, mais je me sentais à présent en capacité de me mouvoir correctement.

Prenant garde à esquiver du regard ce cristal sombre qui drainait mon énergie au moindre contact visuel, j'inspectai plus en détail la grille me séparant de la liberté. Son état de dégradation était aberrant, au point que j'avais même du mal à imaginer mes geôliers penser une seule seconde me retenir avec. Les gonds tenaient à peine, et la certitude de les déplacer en exerçant un simple effet de levier grâce à la chaise commença à s'ancrer dans mon esprit. De toutes façons, je n'avais rien d'autre à faire ici, plus aucun biscuit en réserve et une vigueur retrouvée, bien que chancelante. C'était le moment ou jamais. Tandis que je tirai la chaise en direction de la grille, le frottement de ses pieds contre le sol de pierre résonnait incessamment dans l'ensemble de la salle, brisant de façon presque glaçante le pesant silence qui y régnait habituellement. Une fois la chaise placée, les deux extrémités du dossier contre la grille de la même manière qu'on bloquait une poignée de porte, j'entrepris de me tenir de tout mon poids sur les pieds du dessus. L'insupportable grincement qui suivit m'indiqua que ma solution fonctionnait, du moins en partie. La rouille était plus tenace que prévu, et je craignis que les pieds ne résistassent pas bien longtemps. Comme pour éprouver cette hypothèse, mon corps réagit presque instinctivement. Mes genoux se fléchirent, préparant le bond qui, je l'espérais, suffirait à dégager les gonds de la rouille qui les envahissait. Le saut réveilla mes courbatures aux cuisses, mais l'espace d'un instant, ce tout petit instant dans les airs, je me sentais bien. L'instant d'après, mes pieds entraient en contact avec la chaise, ravivant les douleurs de mes plaies aux jambes. Je laissai échapper un léger grognement, étouffé par le vacarme des gonds sautant immédiatement après mon atterrissage. Perdant l'équilibre, je chutai sur le côté, me cramponnant néanmoins au lourd bureau de bois brut pour amortir ma chute.

C'était ouvert. Enfin. D'un œil presque absent, je regardai la grille s'écrouler lentement vers l'extérieur, avant de finir lourdement sur le sol. L'écho de sa chute résonna quelques secondes, puis la pièce replongea dans le silence. Un silence glaçant. Anormal. Angoissant. Pas une seule alarme ne fut donnée, ni aucune agitation dans quelque salle voisine que ce fut. Rien, le calme plat. Seul revint l'apparente clameur de cette foule hurlant de terreur, semblant provenir du cristal, et me parvenant par un procédé qui me dépassait manifestement. C'en était trop pour ma santé mentale. Bien plus que je ne saurai supporter. Cela faisait déjà quatre jours – ou plus d'ailleurs – que cet infernal prisme s'insinuait

dans ma tête, m'assaillant de cette infinité de voix en souffrance. Sans cesse. Jour et nuit. Il était temps d'en finir. Rassemblant toutes mes affaires, j'en profitai pour retirer un pied de la chaise, fragilisé par mon saut. Quelques coups de pied suffirent à l'arracher, malgré son apparente robustesse. Il fallait dire que j'avais mis toutes mes forces pour ouvrir la grille, au point de rouvrir certaines de mes plaies les plus profondes. Mais j'étais à présent en possession d'une arme suffisante pour détruire cette horreur d'améthyste. Ou quel que fut la nature de ce polyèdre cristallin. Un bref coup d'œil à mes bandages me rassura néanmoins. Le sang avait quelque peu taché le tissu, mais rien d'affolant pour me moment. Ça devrait tenir quelques temps. Mon sac sur le dos, j'étais fin prêt. Peut-être n'y avait-il aucune issue, mais je refusais néanmoins de servir de source d'énergie à cette chose. Et si cela pouvait contrecarrer quelque obscur plan de cette apparente secte millénaire, je n'allais pas me gêner. Même si son existence sous cette ville en particulier relevait de la pure ironie. L'espace d'un instant, j'envisageai même de laisser ce cristal où il était, accepter mon sort, si cela signifiait contribuer à faire sombre la cité sous cet océan souterrain, et ce qu'elle avait représenté à mes yeux. Mais malgré tout, je ne pouvais m'y résoudre. Ce n'était pas dans ma nature. Resserrant la prise sur le manche de mon gourdin improvisé, j'approchai lentement du piédestal. Mes pas résonnaient lourdement, tel un funeste compte à rebours. Arrivé à portée, je levai le pied de chaise au-dessus de ma tête, pris une profonde inspiration, et l'abattis de toutes mes forces. Ce qui arriva par la suite ne me revint que par bribes.

Une intense vague d'énergie traversa toute la pièce, me clouant sur place. Puis, un intense tourbillon d'étrange particules sombres et étincelantes, accompagné de ces sempiternels hurlements horrifiés, se forma au centre, m'emportant sur son passage. Je me souvins également de l'ascension de la tour, juste au-dessus du piédestal. Une longue et douloureuse ascension. Mon corps était criblé de douleurs, certaines liées à mes anciennes blessures, les autres engendrées par ces minuscules fragments de ce qu'avait été le cristal. Les brûlures qu'ils occasionnaient à mon contact étaient à la limite du supportable, mais les forces me manquaient pour me débattre, ou même me protéger de mes membres. Après cette brutale élévation, j'entrevis ce ciel à l'emplacement si étrange. L'instant d'après, je me perdais dans cette illusion de cosmos, avant de m'abandonner complètement aux ténèbres. J'étais incapable d'évaluer correctement l'exactitude de mes souvenirs, tant ils me paraissaient invraisemblables. Mais ce furent les seuls qui subsistèrent à mon réveil, visiblement dans une cage d'escalier. Dans ma confusion, je m'étais levé tant bien que mal, avant d'inspecter les environs. Si rien ne m'indiquait que ce que j'avais vécu était réel, deux choses finirent par m'en convaincre. Tout d'abord, mon état pitoyable,

ainsi que les bandages réalisés avec mon t-shirt. Et ensuite, cette immense cavité au bas des escaliers, empêchant toute poursuite de la descente. S'il était presque impossible d'y déceler quoi que ce fut, l'intense et malsaine aura qui s'en dégageait me renvoya directement à cette colossale église improbable. Et surtout, à ce lac sans fin dissimulant cette cité de cauchemar, dont seules les geôles m'avaient été dévoilées. Les jambes tremblantes, je reculai de quelques pas, avant de me laisser doucement tomber au sol. Des larmes coulèrent lentement sur mes joues maculées de poussière, et un rire nerveux s'échappa même de ma gorge sèche. J'étais enfin sorti. Il existait encore un espoir de quitter la ville.

IV

Remontant l'escalier menant au rez-de-chaussée du massif bâtiment dans lequel j'avais atterri, mes pensées étaient plus que jamais tournées vers l'immense et mystérieux manque dans mon cœur, que je me symbolisais sans cesse par cette lueur rassurante et chaleureuse, constamment hors de portée. De longs mois durant, je m'étais questionné sur sa véritable nature, et la raison pour laquelle cette idée m'obsédait tant, au point de rester malgré moi dans ce lieu où la moindre ruelle me faisait ressentir profondément que ma place était ailleurs. Loin d'ici. Mais à présent, peu m'importait ce que ça avait pu représenter dans ma vie. Je sentais au fond de moi que le lien invisible, qui m'y avait uni pendant bien plus longtemps que ma mémoire meurtrie pût avoir gardé, était brisé. Et ce depuis bien longtemps. Des mois, des années peut-être. Le temps et la dépression avaient de toutes façons affecté mes souvenirs, et cela n'avait plus la moindre importance désormais. J'étais enfin libéré de ce fardeau que ma conscience avait porté à bout de bras bien trop longtemps. Seul importait désormais l'issue de la ville, et avec elle la fin de cette existence. Peut-être pourrais-je même accéder au bonheur dans cette autre vie que j'allais me forger. Mais c'était sans compter sur mon anxiété, que la simple pensée d'être livré à moi-même avait réveillé. Chassant du mieux que je pus les innombrables pensées qui m'alourdissaient progressivement le cœur, je concentrai mon attention sur le bruit de mes pas résonnant dans la cage d'escalier. Ma respiration finit par se stabiliser au moment où j'atteignis le palier. Un rapide coup d'œil aux alentours me renseigna immédiatement sur la nature de ce lieu. À ma gauche, se tenait dans un renforcement du mur un comptoir de réception sobre mais massif. Des brochures diverses étaient disposées à son extrémité droite, rangées très minutieusement dans leur présentoir. Une porte donnant vers un espace réservé au personnel se tenait à l'arrière, le bois du panneau curieusement usé. Comme s'il avait pourri. Il régnait en effet dans ce hall d'hôtel à l'abandon une atmosphère particulièrement saturée d'eau. Mais

sachant l'enfer de glace qui sévissait au dehors, cela n'éveilla pas particulièrement ma curiosité. Alors que j'avançais en direction du centre de la pièce, les contours d'autres éléments se firent plus précis, et je pus repérer de simples piliers décoratifs séparant la partie d'attente de la salle du comptoir à présent derrière moi. Quelques pas supplémentaires me permirent de détecter de grands sofas usés, reposant sur un immense tapis aux formes géométriques simples et unies, disposés presque au centre du hall. Si l'hôtel avait eu une quelconque renommée par le passé, son état de délabrement indiquait que cela faisait déjà plusieurs mois qu'aucun résident n'y avait mis les pieds. Il en allait de même pour le personnel, à en juger le manque flagrant d'entretien. Il y régnait un silence pesant, accentué par l'apparent gigantisme de la pièce. Un silence de mort. Passant rapidement devant le grand escalier sur ma droite, menant aux étages supérieurs, j'approchai de la sortie, non sans une once d'angoisse quant à l'ambiance que m'inspirait cette salle. Aussi étrange que cela pût paraître, elle me rappelait cette colossale église aux rites inconnus et à la gravité totalement anarchique, dont le souvenir s'était pourtant déjà étiolé, comme lorsqu'on tente de se remémorer un rêve quelques temps après le réveil. Pourtant, malgré tous mes sens en alerte, rien ne vint freiner ma progression, et je me retrouvai bientôt devant la porte d'entrée, la main sur la poignée. Elle était affreusement froide. Mais ce qui m'attendais au dehors l'était bien plus encore. Après avoir pris le temps de m'équiper avec ce qui restait dans mon sac – l'écharpe supplémentaire et les gants trouvés dans un des bureaux – et de rabattre la capuche de mon manteau, j'actionnai enfin la poignée, prêt à entamer mon dernier voyage au sein de cette ville désolée.

La morsure du vent glacé s'insinuant au travers de mes diverses couches de vêtements m'avait presque manqué. Mes premiers pas dans la neige me firent l'effet d'évoluer en plein rêve, tant l'horreur des bas-fonds de la ville me hantaient encore. Ce blizzard était une véritable délivrance. M'arrêtant sur place quelques instants, je respirai longuement tout en fermant les yeux. Je profitai de cette relative accalmie, m'empêchant du mieux que je pus de penser aux horreurs tapies au-delà de mon champ de vision, réduit par les violentes bourrasques de neige. Puis, fouillant dans ma poche, j'en sortis mon téléphone que je tentai de rallumer une dernière fois avant de complètement abandonner. C'était peine perdue, la batterie avait certainement été broyée par l'effroyable pression qui aurait dû me tuer, en bas dans ce lac sombre. Et à présent, je pouvais également me rendre compte que la dalle d'écran était fissurée sur toute sa surface, à tel point que même fonctionnel, il me serait difficile de voir une quelconque information. J'allais devoir me débrouiller sans. Et être bien plus vigilant, maintenant que mon seul moyen de détection de ces entités abjectes

était hors service. Mais maintenant que j'étais parvenu à m'extraire de ces geôles oubliées et irréelles, plus question de reculer. Je trouverai l'issue de ce lieu maudit, et enfin, laisserai derrière moi tout ce que j'avais été. Pour revivre à nouveau. Et enfin me libérer de mes idées noires, que les assauts répétés pourraient bien finir d'achever ma volonté, et me briser définitivement. Lentement, mes yeux se rouvrirent, une lueur d'intense détermination s'y laissant deviner. Puis, comme guidé par une force invisible, mon corps se tourna sur la droite, et se mit à remonter la rue. C'était la bonne direction. Mon instinct du moment ne pouvait me tromper. Ainsi, repris-je la route d'un pas vif, vers la fin de ce cauchemar de bitume et de glace.

Cela faisait une demi-heure que je progressais le long de l'avenue, passant devant des habitations dénuées de toute vie. Pas un seul véhicule ne stationnait à l'extérieur. Depuis mon voyage dans les profondeurs, j'en étais venu à oublier ce sentiment d'extrême solitude que m'inspiraient ces rues, désolées et ensevelies sous la neige la plus tristement grise qu'il m'eût été donné de voir. Surtout quand aucune de ces horreurs aux yeux si humains ne se présentait dans les environs. Leur absence depuis que j'étais sorti de l'hôtel, bien que fortement rassurante, avait fini par m'angoisser. Chaque carrefour, chaque ruelle me faisait paniquer à l'idée de me retrouver face à l'une d'elles. Mais rien ne surgit de quelque coin obscur que ce fut, et même l'anormalement immonde atmosphère qui accompagnait généralement leur apparition ne se manifesta pas. Je finis par progressivement baisser ma garde, bien que mes yeux continuassent de scruter chaque recoin, guettant le moindre mouvement inhabituel dans ce paysage figé dans les glaces.

À mesure que j'approchais de ma destination, mes pensées s'éclaircissaient, malgré une étrange et irrésistible nostalgie m'enveloppant alors que j'amorçais mes adieux à cette ville que je haïssais pourtant de tout mon être. Était-ce le souvenir fugace de cette immense perte que ma mémoire avait pourtant verrouillé, la rendant chaque jour un peu moins insupportable ? Je l'ignorais. Mais une chose était sûre. Partir serait bien plus difficile que prévu. Sans même parler du blizzard et de ses innommables occupants. Ce chapitre de ma vie devait se conclure, j'en étais absolument convaincu. Mais, pour une raison qui m'échappait, cette fin m'effrayait au plus haut point. J'avais eu la volonté de tenir jusqu'ici, mais me relever en abandonnant intégralement de cette partie de ma vie, c'était au-dessus de mes forces. Et pourtant il le fallait. Si ma vie ne prenait pas un tournant aujourd'hui, elle se terminerait ici, dans le froid et la solitude. Ceci serait le chapitre final de mon existence. Et cette idée m'effrayait tout autant. J'esquissai un sourire nerveux à l'idée que, au final, mon moteur fût le désespoir et la simple peur de m'éteindre. C'était mieux que rien.

Quelques minutes plus tard, mes pas me menèrent à un embranchement singulier. Sur ma gauche, l'enfer gelé de ce labyrinthe de béton aux édifices écrasants. Face à moi, l'avenue semblant s'étendre à l'infini, impression grandement renforcée par la très faible visibilité. Et enfin, sur ma droite, se découpant à peine dans l'épais rideau semi-opaque que formaient les bourrasques de neige, se tenait le début d'un massif pont de pierre. Rare vestige des temps anciens, conservé en l'état par la municipalité. Et au-delà, je le savais, la fin de ce cauchemar. Quelques habitations éparses subsistaient bien sur l'autre rive, mais l'étouffant centre-ville serait derrière moi. Il suffirait par la suite de marcher une petite dizaine de minutes pour atteindre la véritable limite de la ville. Mon cœur se serra à cette simple idée. Encore ce profond sentiment de tristesse. Ce que j'y avais vécu jadis dû être incroyablement fort pour que ma détermination de partir s'en retrouvassent ainsi ébranlée. Inspirant profondément, le cœur battant, je marquai une pause. Le temps de faire le deuil de cette vie que j'avais oubliée, mais dont le spectre me hantait chaque jour depuis tant de mois. Puis, serrant les poings, je fis les premiers pas en direction de cette issue salvatrice. Avant de me figer instantanément. Mon corps se mis à subitement trembler, et une incontrôlable nausée me pris soudainement. Cette atroce sensation, je la connaissais. Mais elle était à présent infiniment plus intense qu'auparavant. Quelque chose approchait. Plusieurs même. Et leur affreuse présence me clouait sur place de terreur. Elles étaient là.

Du coin de l'œil, j'aperçus des silhouettes humanoïdes difformes, se découpant peu à peu à travers le blizzard. Leur ignoble présence était si intense que la température semblait avoir chuté d'encore quelques degrés, et la neige se drapait à présent d'une épaisse couche de glace, s'ajoutant à l'effroi pour me maintenir immobile. Pendant les secondes qui suivirent, mon corps fut totalement incapable d'esquisser le moindre mouvement, et mes yeux fixaient désespérément les formes sombres sortir lentement, très lentement, de sous les bourrasques incessantes. L'épais givre qui s'était substitué à la neige commençait à s'accumuler sur l'ensemble de mes vêtements, et finirait par m'ensevelir complètement au bout de quelques minutes à ce rythme. Mon cerveau hurlait à mes membres de se remettre en mouvement, tandis que ma conscience, elle, n'habitait plus vraiment mon être. J'avais déjà ressenti ce sentiment de flottement. Comme si un décalage s'était opéré entre mon esprit et mon corps, leur empêchant désormais de communiquer. Si je ne parvenais pas à vite réintégrer mon corps, il se pourrait que je ne puisse plus jamais partir. C'était donc ainsi que ça devait se terminer. Figé dans la glace et acculé par des monstruosité difformes dont la seule présence était difficilement supportable. Sans même avoir pu entrevoir cette nouvelle vie qui s'offrait à moi par-delà ce pont. Il restait si peu de chemin. Des larmes de désespoir coulèrent le long de

mes joues, que la température figea presque instantanément. Je ne voulais pas en finir ici. M'abandonner à cette ville que mon être abhorrait tant. Certainement pas après avoir survécu aux profondeurs insondables de ce lac millénaire. À ce moment-là, j'avais su trouver la force de remonter, alors même que j'étais sur le point d'abandonner tout espoir de revoir un jour la surface. Alors, maintenant que la fin de cette boucle infernale était à portée de main, je ne pouvais me permettre de me laisser aller à mes angoisses. Je m'en voulais presque d'avoir été ainsi paralysé par la peur, surtout après tout ce que j'avais entrepris pour arriver à cet instant précis. Comme en réponse à cette pensée, un mouvement réflexe du bout de mes doigts me ramena à la raison. Mon corps répondait. Et je le sentais à nouveau.

Galvanisé par cette simple impulsion, je serrai intensément les poings, comme pour me donner courage. Puis, l'une après l'autre, je dégageai mes jambes prises dans cette glace naissante, m'appuyant sur elle à l'aide de mes deux mains. Par chance, sa formation rapide la rendait très cassante, et la tâche fut moins ardue que je ne le craignais. Une fois ceci accompli, je repris la marche, pressant le pas tout en m'efforçant du mieux que je le pus à ne surtout pas regarder ce qui arrivait de l'avenue sur ma gauche. Mais ignorer l'atmosphère qu'ils dégageaient paraissait presque insurmontable tant elle était massive. Leur nombre était impossible à évaluer, mais à en juger par cette écrasante aura, c'était encore bien plus que toutes mes craintes. La progression fut une véritable torture. Chaque pas dans la glace me fatiguait progressivement, et maintenir mon rythme tout en supportant la pression écrasante des environs me demandait l'intégralité de mes ressources. Mais le pont était proche. Quelques dizaines de mètres m'en séparaient. Le cauchemar que m'inspirait cette sinistre ville n'avait jamais été aussi près de se terminer. Dans mon dos, l'immonde présence de cette foule infernale se faisait plus insistante encore, mais mon corps avait fini par s'habituer à son influence, ce qui n'eut que peu d'impact sur ma progression. Mes muscles, au contraire, étaient sur le point de rompre. Cela faisait déjà plusieurs minutes qu'ils avaient atteint leurs limites, et la pression délirante n'arrangeait pas leur état. Mais j'y étais.

Devant moi, à une petite poignée de mètres. Ma délivrance. La fuite de cet enfer, que j'avais pourtant abandonné de chercher pendant si longtemps. C'était donc sous la forme d'un pont qu'elle avait décidé de se matérialiser. Quelques secondes me furent suffisantes pour poser le premier pied sur son sol aux lourds blocs de pierre d'un autre âge. Aussitôt, ce fut comme si un pan entier de mon être s'était débloqué en l'espace d'un instant. Malgré les douleurs me parcourant le corps, je me sentais... bien. Un sentiment que j'avais trop longtemps oublié et enfoui au plus profond de mon être. Chaque pas que je faisais semblait résonner dans mon cœur, réchauffant tout mon être de ses battements sereins. Arrivé à mi-parcours, je me risquai à jeter un dernier regard en arrière. Au loin

se laissait distinguer un amas de formes, trop entassées pour m'évoquer quoi que ce fut. Et au cœur de celui-ci, je cru ressentir cette lueur. Celle que j'avais si longtemps tenté de rattraper dans mes rêves. Mais son éclat et sa chaleur n'étaient plus. Quoi qu'elle eût pu représenter aux yeux de celui que j'avais été, c'était fini à présent. Un étrange sentiment monta en moi. Plus rien ne me retenait ici, mais j'avais également perdu mon seul point de repère. L'angoisse recommença à poindre, mais une pensée rassurante, dont je ne m'étais jamais pensé capable, me vint à l'esprit. Je n'avais plus rien. Une feuille vierge. Mais une infinité de possibilités s'offrait à moi. Pour la première fois de ma vie, ne pas savoir ce qui m'attendais ne m'effrayais pas. Alors, prenant une longue inspiration, les yeux fermés, je fis le deuil de celui que j'avais été. Et, me retournant, je repris ma route vers l'inconnu. Mon absence de ce monde prenait définitivement fin.